# A RB

# Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach

150

Hiver 2020

J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)



## Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3 brasillach@europae.ch www.robert-brasillach.fr

blog: arb6245.over-blog.net

#### **Conseil de direction:**

Philippe Junod, président, Genève Daniel Todeschini, trésorier, Genève Monique Delcroix, trésorière, France Peter Tame, vice-président, Belfast Conseillers: Anne-Marie Bouyer, Cécile Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,

Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50.  $-/50 \in$ 

À doubler pour un exemplaire numéroté des Cahiers sur papier

Vergé (préciser CN).

Suisse: Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève

IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9

BIC POFICHBEXXX.

France : Par chèque à l'ordre de Monique DELCROIX,

BP 19 60240 Chaumont-en-Vexin France ou

Compte 00010157003;

IBAN FR76 3006 6109 0100 0101 5700381

**BIC CMCIFRPP** 

Belgique: 50 € ING, versement à l'ordre des ARB,

Compte 310-1663442-75; IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays: CHF 50. — Versement à l'ordre des ARB,

CCP 12-94222-9 Genève

IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9

BIC POFICHBEXXX.

#### **SOMMAIRE**

Robert Brasillach entre théâtre et cinéma 3 octobre 2020. Page 3

Pages 3-7 ARCHIVES : Articles de de Robert Brasillach dans « *Je suis partout* ».

Page 8 REVUE: Portraits: Abel Bonnard. Ils ont dit de lui... Pages 8-9 REVUE : Voyage au bout de la nuit, « Seul manuscrit ». Paul Gentizon ou la passion du journalisme d'enquête. Pages 9-10

Page 10 LECTURE : Au théâtre avec Brasillach. Pages 11-13 LECTURE: Brasillach et le cinéma.

Page 13 REEDITION : Théâtre complet de Robert Brasillach.

**Pages 14-15** REEDITION : Le théâtre de Brasillach. Page 16 REEDITION: Brasillach dramaturge. Pages 17 Les *Animateurs de théâtre* selon Brasillach.

Pages 18 - 22 ENTRETIEN : Philippe d'Hugues nous fait son cinéma. Page 23 LECTURE : « Chronique du 7e art », de Robert Brasillach.

Page 23 ARCHIVES AUDIO: Brasillach à Katyn (1943). Pages 24 LECTURE: Voyage au pays du septième art

Pages 24-26 LECTURE: Les Maudits.

Pages 27-28 LECTURE : Le dessin animé français sous l'Occupation.

REVUE: Brasillach parmi nous Page 28

Pages 29-33 REEDITION : Les « Mémoires » de Robert Brasillach

Page 33 REEDITION : La Conquérante (suite) Page 35 **REEDITION**: Les Sept Couleurs

Pages 35-36 PREFACE : Le Procès de Robert Brasillach par Jacques Isorni Pages 37 PRESSE : Rivarol menacé une nouvelle fois par la même clique

Pages 38 REEDITION : Kontre Kulture réédite Bardèche!

Page 39 TELEVISION : Frédéric Mitterrand parle de Brasillach.

Page 39 VIDEO: Hommage aux morts du 6 février

Page 40 **INDEX** 

#### Chers ARB,

Vous tenez la 150º livraison de notre Bulletin, un beau millésime, celui-ci vous étant par ailleurs expédié avec le numéro 149 qui comprend le 2e volet consacré à PAC. Nous sommes dès lors à jour dans notre publication; les deux prochains numéros sont en chantier et bien avancés. Je remercie en passant mon assistante qui fait un travail remarquable et sans qui votre président ne pourrait assurer les délais de parution.

Nous profitons comme chaque année pour remercier tous ceux qui paieront à réception leur cotisation sans attendre un rappel de notre vigilante trésorière Monique Delcroix. Merci aussi à la petite mais efficace équipe qui nous permet de mener à bien notre mission dans la

défense de l'œuvre de Robert Brasillach.

Il y a peu, un grand Monsieur nous quittait en la personne de Jean Raspail dont une partie des romans a été magnifiquement transposée par l'auteur de bandes dessinées Jacques Terpant qui vient, un bel hommage, de rééditer en un seul volume *Le Royaume de Borée*, tandis que sort ces jours, illustrée par le même, une splendide réédition du *Ungern, le baron fou,* de notre regretté Jean Mabire. Votre président à eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises et de se lier d'amitié avec ce talentueux artiste qui lui aimablement dédicacé ce portrait de Brasillach qui fait la couverture de cette livraison. Merci encore à toi Jacques et bravo pour ton travail remarquable.

En vous souhaitant, malgré la situation chaotique que nous vivons, d'excellentes fêtes de fin d'année et une très bonne lecture.

Ph. Junod, Président.

# Robert Brasillach entre théâtre et cinéma 3 octobre 2020

La réunion des ARB prévue ce samedi 3 octobre s'est tenue dans des conditions assez particulières en raison de la réglementation liée au risque de coronavirus.

Déplorons tout d'abord l'absence de Philippe Junod : en Suisse, toute personne arrivant de la région parisienne est soumise à une quarantaine très surveillée, ce que notre président ne pouvait se permettre, ne serait-ce que pour des raisons professionnelles.

Nous étions donc finalement 23 autour de l'excellent déjeuner préparé par notre amie la Mère agitée qui a ensuite "poussé les murs" pour nous permettre d'entendre Philippe d'Hugues.

Le presque doyen des ARB (non non, Philippe, vous n'êtes pas le plus ancien!), membre depuis 1958, en pleine forme, parlant sans note et d'une voix de jeune homme, nous a plongé durant une heure dans l'univers merveilleux des spectacles qui enchantèrent la jeunesse de Brasillach. Avec lui, nous avons retrouvé la magie de la scène, des somptueux décors de Gaston Baty à la mise scène dépouillée des Pitoëff; nous avons suivi le jeune Robert poussé au théâtre par la passion de la littérature classique, puis découvrant les « modernes », George Bernard Shaw, Pirandello, Giraudoux qu'il a tant aimé. Philippe d'Hugues a salué au passage la belle préface de Michel Mourlet dans la réédition d'Animateur de théâtre (Pardès).

Passionnément curieux de son époque, Brasillach a vu apparaître le cinéma parlant (1930) qu'il n'aimait guère avant d'être convaincu par *Sous les toits de Paris*, de René Clair, amorce d'une nouvelle passion qui le conduira avec Maurice Bardèche à écrire l'incontournable *Histoire du cinéma*, aux multiples rééditions. Le conférencier nous a rappelé que, dans sa cellule de condamné, au mur une photographie de Ludmilla Pitoëff en Jeanne d'Arc, Robert travaillait à une nouvelle édition pour le cinquantenaire du cinéma.

Dans le tout récent *Chronique du 7ème art\**, Philippe d'Hugues a réuni des articles inédits de RB sur le cinéma, un projet de longue date qu'il est heureux d'avoir pu mener à bien. Grand succès parmi nos membres, cet ouvrage mérite d'être relu et diffusé. Notre ARB Philippe Ariotti, comédien de son état, nous donné une belle lecture extraite du chapitre « jeunesse » (p.49)

Alors, que préférait Robert, théâtre ou cinéma? Les deux, mais pas de mélange! Notamment pas de théâtre filmé qu'il détestait, quitte à être injuste avec Sacha Guitry par exemple. Le cinéma c'est le mouvement; le théâtre c'est le texte.

A-t-il privilégié le cinéma intellectuel par rapport au cinéma populaire ? Certes, défenseur d'un cinéma ambitieux, Brasillach voulait qu'il prenne toute sa place parmi les arts nobles. Mais il a reconnu et apprécié les grands succès populaires de son temps.

Inépuisable, Philippe d'Hugues a toujours quelque chose à nous apprendre. Par exemple que, 40 ans avant Orson Welles, Brasillach avait imaginé de faire jouer Raimu dans un *Falstaff*!

On ne se lasse pas d'écouter Philippe d'Hugues. On en redemande!

\*Éditions *Auda Isarn*, 2020, en vente auprès des ARB, 24 €

# ARCHIVES : Articles de de Robert Brasillach dans « *Je suis partout* »

## CHARLES MAURRAS DEVANT LE MONDE NOUVEAU

Ce n'est pas au nom des fidèles exacts de Charles Maurras qu'il convient de parler aujourd'hui. Je veux dire que ce n'est pas au nom de ceux qui suivent ses doctrines, et le reconnaissent pour maître intégral de leur pensée. Il me plaît mieux de songer à ce rayonnement. À ce halo qui entoure toute grande œuvre et toute grande pensée, et où vivent, quelquefois sans le savoir, tant d'êtres. De même que les théologiens distinguent entre ceux qui font partie du corps de l'Église et ceux qui font partie de son âme, il faudrait dire, je crois, aujourd'hui, que la foule est immense de tous ceux qui doivent quelque chose à Charles Maurras, et que, sans lui, notre univers ne serait pas ce qu'il est.

On éprouve un grand scandale, on l'avoue, à considérer le vaste renversement des idées qui crée sous nos yeux même l'Europe de demain, et à penser au destin de l'homme qui est à l'origine de ce renversement. Interrogeons Salazar, Degrelle ou Franco, et ils nous répondent en disant : « La France, c'est Maurras. J'ai appris à lire dans Maurras. » Dans la bibliothèque de la restauration et de la rénovation espagnole, l'Enquête sur la monarchie traduite par des esprits sagaces voisines avec les Jalons de route de La Tour du Pin. En Italie, les idées maurassiennes ont une importance aussi grande que les idées de Sorel. Partout où se forme un jeune mouvement national, que ce soit en Belgique, en Suisse, en Pologne, il se tourne d'abord vers

le traditionalisme révolutionnaire de Maurras. Qui pourrait même dire que ses idées soient étrangères à l'Allemagne? Et si l'empire soviétique est un jour renversé, ne devra-t-on pas compter avec ce petit groupe de jeunes Russes qui est en train d'élaborer autour du souvenir des tsars rassembleurs de terre quelque chose qui ressemble fort à la doctrine monarchique de l'Action française? Il n'est pas, par un paradoxe étonnant, jusqu'aux États-Unis qui ne cherchent à leur tour des garanties, des idées, le germe de l'avenir, dans l'œuvre de Maurras.

Sans doute, chaque peuple, chaque chef ajoute à ce qu'il a appris dans cette œuvre un élément personnel et national. Sans doute même certains font-il des objections, rejettent toute une part des doctrines maurrassiennes, se montrent infidèles à l'esprit ou la lettre en quelque point. L'important est qu'ils reconnaissent leur dette. Un maître n'est pas l'homme qu'on suit entièrement dans tout ce qu'il a dit; un maître est celui qui nous a appris quelque chose d'essentiel, et qui est notre éternel créancier.

Le Maître des révolutions nationales, celui qui a aidé à réveiller tant de peuples à la conscience, qu'en fait le pays où il est né, pour qui il a travaillé, pour qui il a bâti sa doctrine ? Ce pays le met en prison.

Tout l'admiration et, osons le dire, toute l'affection qu'une jeunesse dévouée porte au maître de sa pensée, je voudrais aujourd'hui la laisser de côté. Ce qui me touche, c'est ce que je voudrais nommer l'admiration, le respect, l'affection des *frères séparés*, suivant la belle expression de l'Église, l'affection des hérétiques. De même qu'à l'étranger les chefs de l'avenir reconnaissent leur dette, il faut dire que nous avons tous connu des jeunes gens qui discutent en eux-mêmes avec Maurras sur tel point, qui ne sont pas monarchistes, ou qui ne sont pas d'accord avec lui sur la politique sociale, et qui pourtant savent que sans Maurras ils ne sauraient pas penser. C'est cela qui me paraît essentiel aujourd'hui, et qui mesure le mieux le rayonnement de cette œuvre incomparable, et la bassesse de ceux qui ont cru pouvoir l'éteindre.

Combien aujourd'hui qui ne croient plus aux erreurs du libéralisme, qui ne croient plus à la sécurité, à la toute-puissance du nombre, à l'égalité, aux vertus du régime capitaliste moderne, et qui doivent cet épurement de leur pensée à Maurras ? Ils sont arrivés dans la vie, s'ils sont jeunes, à un instant où beaucoup de nuées étaient encore amassées sur l'horizon. Ces nuées, la réalité devrait les disperser bientôt, mais avant la réalité, cette raison éclatante, cette Cassandre informée par un dieu, cette Cassandre à laquelle, bon gré mal gré, il faudrait croire. En même temps, l'homme qui figurait sur la scène, ce personnage n'était point un amateur de barbare logique, mais un être de chair et de sang, un passionné! Tous ceux qui ont approché Maurras connaissent cette passion qui est en lui, cet amour de la vie. Pour ceux même qui ne connaissent point sa personne, il suffit de le lire pour entendre dans sa phrase la violence de l'accent qui ne trompe pas : cet homme est d'abord un homme vivant.

C'est pour cela sans doute qu'il a conquis la jeunesse. Il ne l'a pas séduite en lui disant que la vie était belle quand elle est sans risque, il n'a pas chanté la France éternellement mesurée, pleine d'admiration pour elle-même, entourée du respect universel et vieillissant doucement dans son gâtisme conservateur et libéral. Il lui a dit fortement : « Tu peux périr. Une civilisation est mortelle. Il faut veiller, prendre garde. Et on ne prendra point garde sans les hautes vertus dont toutes les races et toutes les nations ont eu besoin. Ne crois pas que la France soit la peur de la vie, le conservatisme social, le mépris des classes entre elles. La France, c'est la grandeur, c'est la prudence des saints et des héros, qu'il ne faut pas confondre avec la prudence des rentiers. C'est la maîtrise de soi et le risque, c'est la force. »

Voilà l'homme que nous avons entendu quand nous avions dix-sept ans, voilà l'homme que ceux qui l'ont entendu comme nous ne peuvent plus jamais oublier, quelle que soit la route où ils s'engagent par la suite.

On peut s'étonner de voir l'instigateur du nationalisme intégral français accueilli comme maître par d'autres nationalismes, admis dans un cercle plus vaste que nos frontières. C'est bien mal comprendre le rôle que jouent les esprits véritablement grands. C'est bien mal comprendre Maurras lui-même. Non que sa réflexion ait jamais été abstraite ; elle est née du sol, de la terre qui existe : elle s'est penchée attentivement sur ce bien nommé France, que tant d'abaissement et d'ignominie n'ont pas encore déchu de sa beauté. Mais de tout ce qui est vrai et réel peut naître une leçon valable pour tous et pour toujours. Ils ne sont ni Français ni royalistes ces fédéralistes suisses qui viennent chercher dans Maurras leur doctrine et le principe de leur action. Ils se croient peut-être loin les uns des autres ces catholiques autrichiens, ces francs-maçons espagnols qui se rencontrent pourtant sur quelques vérités éternelles. La grandeur d'un homme mène à la grandeur d'une idée, c'est ce que le monde peut produire de plus beau, et devant une telle union tout s'incline et tout s'accorde.

Quand on a rencontré Maurras au commencement de la route, qu'on le veuille ou non, on garde un reflet de tout ce qu'il est. Jusque dans les prudences de nos gouvernants, jusque sur les bancs des ministres qui l'ont emprisonné, nous retrouvons parfois, aux heures de raison, le pâle souvenir de l'enseignement de Maurras. Ceux même qui ne l'ont jamais lu, malgré

qu'ils en aient, en sont marqués : comme si l'air d'une époque, lorsqu'on le respire, était forcément pénétré par la puissance de ceux qui y vivent. Le savait-on suffisamment en France ? J'imagine que cette prison qui prend une valeur de symbole va le faire éclater soudain aux yeux de tous les hommes de mon pays.

Autour de nous, le monde change, et l'on ne peut dire qu'il change toujours de manière à nous rassurer. La France, elle, ne change pas : elle demeure l'esclave de son idéologie démodée, de ses vieilles erreurs, elle s'enlise doucement dans la boue fade de son socialisme bourgeois. Et c'est en France pourtant que les nations réveillées sont venues apprendre les conditions de leur réveil : c'est en France qu'elles ont trouvé l'éclat, la dureté, la fièvre raisonnable, l'union des forces du passé et de celles de l'avenir, l'attention au temps présent, l'esprit de prophétie, la grandeur de la mémoire et la grandeur de l'espérance. C'est en France qu'un homme a paru pour symboliser toutes ces forces, pour nous les apprendre ou nous mettre sur leur chemin, pour nous mettre sur le chemin des autres encore. Dans les apparences du destin, c'est en France aussi que cet homme est inutile, aussi inécouté, aussi rejeté que s'il n'avait jamais parlé ; et, pour être plus sûr de son néant, on l'enferme.

Mais il n'y a pas seulement les apparences du destin, et nous devons voir au-delà. Nous sommes un certain nombre, partout, à savoir ce que nous devons à Maurras.

Pour être la dernière à l'avoir entendu, la France ne sera pas le pays qui l'aura le moins compris. L'homme qui aura appris que l'espérance a raison, peut représenter aujourd'hui, par un symbole qui frappe tous les yeux, la nation prisonnière : le temps n'est pas loin, nous en sommes sûrs, où nous irons la libérer.

Robert Brasillach, samedi 7 novembre 1936

## LÉON BLUM OU LE GÉNIE DE LA PLAINTE

On doit s'excuser d'introduire dans ce numéro de conclusions politiques une sorte d'essai extrêmement modeste d'observation biologique. L'œuvre politique de Léon Blum est exposée par ailleurs ; l'existence de Léon Blum, isolée des résultats politiques, reste un phénomène curieux, dont il faut s'approcher sans ironie, et même avec une certaine humilité.

Allant ainsi de l'extérieur vers le centre, la première information que l'on recueille est celle-ci : Léon Blum est intelligent. On peut passer outre aux déclarations des ganaches conservatrices acharnées à accorder d'abord l'intelligence à leurs adversaires, afin que personne ne songe à rien leur reprocher de ce côté. Je pense également sous silence les gloussements. Mais on ne peut pas ne pas entendre l'avis d'homme dont le jugement est souvent estimable :

- « Il est le seul homme du parti socialiste. »
- « A la chambre, il est un des trois ou quatre orateurs les plus écoutés. »

Donc, premier point : Léon Blum est intelligent.

Je l'avoue, je ne l'avais jamais vu avant l'année dernière. J'allai l'entendre plusieurs fois alors que, président du Conseil, il s'adressait au peuple. C'est à Luna Park que je l'approchai le mieux. Je me trouvais presque au pied de la tribune.

L'asservissement de l'*Humanité* est aujourd'hui plus visible que jamais, et si les Français du XXe siècle avaient conservé le sens de la dignité, les récentes pirouettes du quotidien communiste l'eussent irrémédiablement condamné à mort. Comment admettre, en effet, ce renversement total de la ligne politique du journal, cette révision complète de toutes les valeurs auxquels nous assistons depuis ce fameux communiqué par lequel M. Staline a permis officiellement aux Français d'assurer leur défense nationale ?

Sans remonter jusqu'à ce numéro de *L'Huma* du 24 juillet 1926 où M. Édouard Herriot était ainsi défini :

- « Une gourde roublarde qui se croit un cerveau... et qui eût pu vivre une carrière d'éléphant paisible dans les pâturages des Annales », voici quelques opinions plus récentes des chefs communistes sur leurs bons amis les chefs socialistes :
- « Le chef social fasciste Léon Blum est passé maître dans l'art de dénaturer la vérité. » (2 février 1931)
- « Léon Blum est pris la main dans le sac... Le prince des prêtres n'était qu'un vulgaire pharisien. Le directeur du Populaire plaide la cause des grands requins des banques et de l'industrie...

Paul-Boncour, Moutet l'imitent sur une grande échelle... Ils vivent, eux, largement d'une vie facile de parasites, accrochés comme des poux à la peau des capitalistes. » (4 avril 1931)

« C'est notre tâche à nous, communistes, d'arracher le masque hypocrite dont s'affublent les Paul Faure, les Léon Blum, tous ces conseillers d'État, ces avocats d'affaires, ces patrons, ces redevables de la société bourgeoise qui sont le plus bel ornement du Parti socialiste... Non! Cachin ne sera jamais dans le même parti avec le traître Léon Blum. » (13 novembre 1933)

Robert Brasillach, vendredi 24 septembre 1937

# UN HÉROS RACINIEN ET SHAKESPEARIEN

En lisant l'admirable *Frédéric II* que vient de publier Pierre Gaxotte, je sentais se former en moi quelques impressions en forme de blasphèmes historiques, et je m'en excuse par avance auprès des personnes graves. L'analogie n'est pas une science, je le sais bien, ce n'est qu'un art assez piquant. Mais enfin, à découvrir, sous le vernis d'une civilisation d'origine française, la brutalité, la grossièreté de la Cour prussienne du XVIIIe siècle, à lire ces récits de tortures morales et matérielles et, d'autres part, à voir l'écrasant labeur des meneurs d'hommes au milieu des États anarchiques et d'une extravagante féodalité, on ne peut se défendre de rapprocher cette histoire d'il y a cent cinquante ans de ce qui fait le sujet de certaines chroniques de Shakespeare. C'est la couleur, c'est l'atmosphère de la guerre des Deux Roses, les haines familiales, les querelles dans les beuveries – Falstaff-Roi. Et cette époque anglaise, nous n'en retrouvons l'équivalent en France qu'aux sixième et septième siècle, dans les luttes de Chilpéric pour bâtir un royaume à travers les pires conditions territoriales, politiques et juridiques, et aussi dans les combats barbares des Frédégonde, des Brunehaut, des Sigebert et des Galswinthe. Les Mérovingiens en France, le Moyen-Âge en Angleterre, le XVIIIe siècle en Prusse, que ces trois époques aient quelque analogie, il me semble qu'on pourrait y voir un symbole assez net de l'état et de l'âge des trois civilisations.

Qu'on ne s'y trompe pas: ce livre d'un historien lucide et qui n'ignore rien de l'ampleur de son sujet, est bien tout d'abord une passionnante œuvre d'art. Par son style, où court la meilleure ironie du XVIIIe siècle, par sa vertu théâtrale et romanesque. Quels que soient les mérites de la *Révolution française* et du *Siècle de Louis XIV*, il ne me semble pas que Pierre Gaxotte avait mis autant de lui-même dans une œuvre à la fois exacte et personnelle. Il y rencontrait, il est vrai, d'extraordinaires personnages, d'extraordinaires aventures. Le roi Frédéric-Guillaume, brute abominable et profonde, aussi énorme et aussi ridicule qu'Ubu, mais créateur d'un royaume, a su imposer à son fils le respect de son métier de roi par des procédés atroces et féconds. Le récit de la fameuse évasion manquée, de l'exécution de Katte devant Frédéric, est ici mis à sa place avec une sobre et admirable émotion. Car ce n'est pas seulement la couleur romanesque qui nous retient, dans ce drame prodigieux de la jeunesse, de l'amitié, de la souffrance et du despotisme. Mais c'est aussi tout ce qu'il répercutera plus tard pour Frédéric. Ce que je préfère peut-être dans le livre est le secret même de toute grande biographie : le passage de l'adolescence à l'âge mûr. En apparence, y-t-il quelque rapport entre le jeune homme sensible et émouvant qui fut l'ami de Katte et le roi dur et ingénieux qui conquit la Silésie et la Pologne et créa un grand Etat ? Pierre Gaxotte montre comment les mythes du bonheur, comment le décor même du rêve pour Frédéric sont nés dans sa jeunesse. C'est le souvenir de la jeunesse qui a créé Sans-Souci, le baroque allemand, les jardins, les peintures roses et dorées. Tout cela a été atteint par la stratégie de Katte, et n'est plus désormais pour le roi que l'asile du rêve. Le monde est partagé en deux domaines distincts : par l'exécution de Katte, le vieux Frédéric-Guillaume a séparé complètement chez son fils le rêve de l'action.

De l'action on trouvera dans le *Frédéric II* de Pierre Gaxotte tous les détails. Cet agrandissement d'un État patient et dur, cette conquête non seulement matérielle mais intellectuelle de la puissance demeure aussi passionnante et aussi actuelle. C'est ainsi que s'est faite la Prusse, car Frédéric ne voulait pas autre chose qu'être roi de Prusse, et s'est même fait, par politique, défenseur des libertés germaniques contre l'Autriche. Mais c'est ainsi, toujours, que s'est faite l'Allemagne, et le plus grand des Hohenzollern préfigure assez bien tous ceux qui, de son sang ou d'un autre sang, ont travaillé à l'exclusive grandeur de leur nation. En même temps, servie par un génie méticuleux, cette action demeure toujours pittoresque. Il faut lire chez Pierre Gaxotte l'étonnant récit de la conversation qu'eut le roi en carrosse avec le bailli de Fohrbellin qui marchait à la portière. La scène, où Frédéric demande des renseignements – et en donne – sur le bailliage, sur les bestiaux, sur le terrain, sur les cultures, etc., est d'une prodigieuse cocasserie. On accompagne le carrosse et les deux personnages, à travers la campagne, on entend le pas des chevaux : c'est le chef d'œuvre de ce procédé de cinéma où l'appareil suit des interlocuteurs en marche, et qu'on nomme le travelling. Mais en même temps, comme dans ces rapports où le roi prétend tout savoir et tout juger, on voit les mérites et les défauts de la pensée de ce grand prince : une rapidité de décision, un savoir extraordinaire, - mais aussi l'inaptitude à saisir la contradiction, le goût de s'informer par chiffres, une certaine abstraction, un certain mépris des réalités vivantes. Un modeleur de mondes n'a pas toujours le sens de ce qui lui résiste. Le livre entier de Pierre Gaxotte nous montre avec beaucoup de nuances les résultats

le plus souvent grandioses, mais parfois maladroits de cette forme d'esprit. « Quand notre philosophe, écrivait le marquis d'Argens, se fiche une idée de quelqu'un, bonne ou mauvaise, elle ne sort pas aisément. »

Et toujours, nous retrouvons à travers ces besognes minutieuses l'homme étrange, attirant et irritant à la fois, que fut Frédéric. Homme double, non pas seulement parce qu'il était faux et menteur, ou parce que malheureux dans sa jeunesse, heurté par la grossièreté de son père, il finit par rendre malheureux les siens, et par fréquenter, lui aussi, d'étonnants personnages de tripots et de tavernes. Non pas seulement parce qu'il s'affublait, très sciemment, d'oripeaux à la mode de défroques philosophiques. Mais aussi parce qu'il était à la fois charmant et dur, sensible et dur, tendre et dur, et Pierre Gaxotte analyse admirablement, dans la plus belle page peut-être de son livre, la parenté profonde qui l'unit aux héros de Racine. Car ce prince prussien, formé aux disciplines classiques, qui méprisait la langue allemande, la parlait mal, l'écrivait plus mal encore, et ne goûtait que le français, ce prince prussien a toujours placé au-dessus de toute chose, dans ses admirations, le theâtre de Racine. Dès sa jeunesse, « Frédéric, tenu à l'écart, suspect, presque exilé, ne songe pas à élever le peuple : il prépare sa destinée, il cherche et crée un héros. Quand il se retourne vers son adolescence, quand il revoit sous la fenêtre de Custrin le drap noir et le petit tas de sable rouge, il se sent le frère des héros raciniens. Comme, eux, il n'a été élevé par la naissance au-dessus des autres hommes, affranchi des bonheurs et malheurs médiocres que pour subir une fatalité à sa mesure, pour retomber sous les lois les plus dures du devoir politique, du devoir d'État. »

C'est pourquoi ce jeune prince martyrisé finit par mener, de façon si surprenante, une vie qui ressemble à celle de son père, et par prendre dignement sa place dans un ensemble dynastique. C'est pourquoi même, pourrait-on dire, la civilisation qu'il essaie d'apporter à la Prusse, par instant s'effrite, et il ne reste que la puissante barbarie qu'aimait tant son père, ennemi de la culture, ennemi du latin, ennemi de l'histoire, ennemi de toute activité désintéressée, roi sergent au milieu de ses soldats qu'il appelait ses « chers enfants bleus » La tragédie intime de Frédéric II est d'avoir, à mesure que sa puissance politique grandissait, orgueilleusement abandonné tout ce qui lui rappelait sa jeunesse, perdu ses amis, perdu ses souvenirs, et d'être devenu ce que son père désirait qu'il fût.

Ce grand drame, par la vertu du narrateur, ne cesse jamais d'être divers et saisissant comme la vie même. Les personnages cocasses qui entourent le roi, où Voltaire joue d'ailleurs un rôle si déplaisant et où il manque de la plus élémentaire dignité, Pierre Gaxotte les décrit avec un humour tranquille, dans un style délicieux de finesse claire.

Mais ils ne servent comme dans les grandes œuvres de Shakespeare, qu'à mieux mettre en valeur la tristesse profonde du personnage, son amertume, son mépris des hommes, la lucidité, et ce qu'on pourrait appeler la désillusion des grandes réussites. Tout cela dans un univers coloré, violent, barbare, où les raffinements byzantins des fins de civilisation (comme ceux que pouvaient connaître les écrivains des fils de Clovis, les élèves des écoles de Ravenne) se mêlent aux solides qualités paysannes, aux restes du passé, aux menaces et aux espérances de l'avenir. Lorsque meurt le « vieux Fritz », entouré de ses hussards, le personnage de Racine a disparu, et ce qui reste de lui, dans sa cour prussienne où toute l'Europe le vénère et le craint, c'est un personnage de Shakespeare.

Robert Brasillach

#### ROMANCIERS DU XIXE SIÈCLE

Je soutenais l'autre jour que le XIXe siècle est dans l'ordre de la poésie, de la musique, de la peinture plus grande dans sa fin que dans son commencement. Je proposais une définition très large du symbolisme qui me permettait de donner la préférence à la suite des poètes symbolistes sur la suite des poètes romantiques.

Dans l'ordre du roman, je ne me sens pas aussi assuré.

Pour moi, de beaucoup Stendhal est le plus grand des romanciers français. J'avoue que comme inventeur, créateur de fiction, il me paraît supérieur à Balzac. Si la preuve du romancier est dans le fait qu'il a écrit un très bon roman, ou deux, trois très bons romans, et non pas qu'il disperse ses puissances dans une longue suite d'œuvres mal différenciées, je m'autorise à faire passer Stendhal devant Balzac.

Or Stendhal est bien du début du XIXe siècle. Il est vrai qu'il a été considéré par les uns d'après 1850 comme leur intime précurseur, et que lui-même, disant qu'il serait compris en 1880, devait pressentir son accord, au-delà du romantisme, avec les acuités de la fin du siècle.

Robert Brasillach, vendredi 16 décembre 1938

# REVUE: Portraits: Abel Bonnard. Ils ont dit de lui...

#### **ROBERT BRASILLACH:**

« J'aurais peut-être hésité à citer ici un mot assez irrespectueux, si Abel Bonnard ne me l'avait dit lui-même, en riant et avec la liberté d'esprit qu'on lui connaît. Louis Ferdinand Céline lui avait envoyé un de ses livres, avec les mots suivants en guise de dédicace : « A Abel Bonnard, académicien de choc ». Avouons que cette rare alliance de mots nous satisfait, qui souligne ce qu'a pu avoir d'étonnante, pour certains cœurs timorés, l'aventure de ce poète, de cet amateur d'âmes et d'art singulier, en un critique lucide de notre temps, - et en un homme d'action. Inscrivons donc sans remords l'hommage de Céline en tête de cette esquisse trop rapide.

Il n'est point de lettré qui ne connaisse ses livres. Ce ministre de l'Éducation nationale a écrit un Éloge de l'ignorance. Ce causeur d'une délicatesse et d'une finesse uniques a dit les paysages du vaste univers et voyagé autour de toute la planète. Ce peintre des erreurs de notre temps a parlé avec amour des bêtes familières. Ainsi se compose une figure complexe et attirante, à laquelle ne manque aucune des nuances de la vie.

Chez lui, au milieu des jades, des laques chinoises, des objets précieux d'Extrême-Orient, il semble revenir de quelque lointain voyage, d'où il n'aurait rapporté que les images les plus propres à enchanter notre cœur. Avec la finesse de trait, la finesse de pinceau des plus purs miniatures de l'Asie, il nous révèle d'un mot, si nous l'écoutons, le marché, la boutique, le fleuve, le jardin, où nous ne sommes jamais allés, et qui nous deviennent soudain aussi proche que nos souvenirs personnels. Les murailles des palais d'été de Pékin, lorsqu'il en parle, représentent pour lui une sorte d'asile miraculeux, de l'autre côté de la terre, où il voudrait retrouver les trésors enchantés et les songes. Son visage méditerranéen, sous les cheveux fins, s'anime d'un sourire un peu nostalgique. Mais déjà Abel Bonnard est revenu parmi nous.

Il m'est arrivé, deux ou trois fois, d'avoir la chance de l'accompagner, en pays étranger ou en France, de l'écouter, devant une ville inconnue, un grand souvenir, un homme nouveau : c'était toujours la même richesse d'évocation, la présence soudaine et vivante de l'histoire dans la bouche d'un homme qui semble avoir tout lu, et pour lui mémorialiste, et Gobineau, et Stendhal, et les poètes, sont sans cesse présents comme des esprits fraternels. D'un mot juste, il définit alors une culture qui n'a plus rien de scolaire ni de desséchée et, tout à l'heure, d'un mot incisif (ces mots d'Abel Bonnard qui ne peuvent se comparer qu'à ceux de Talleyrand), il crève quelque baudruche glorieuse d'hier ou d'aujourd'hui. Cette conversation est un enchantement. »

Livr'arbitres N°21 nouvelle série – automne 2016. Portraits, Abel Bonnard

# REVUE: Voyage au bout de la nuit, « Seul manuscrit »

A une époque où la rectitude et l'adhésion à l'orthodoxie sont considérées comme les vertus ultimes, il est tout de même surprenant de constater que les écrivains maudits comme Brasillach et Rebatet continuent d'être réédités et vendent plus d'exemplaires que nombre d'auteurs actuels. L'anti-conformisme littéraire tranche avec la grisaille du temps et semble être devenu un refuge, un certain exutoire. Les Éditions Huit l'ont appris il y a quelques années lorsqu'elles firent les manchettes du monde entier pour avoir publié les Ecrits polémiques de Louis-Ferdinand Céline, un ouvrage rassemblant les trois pamphlets toujours interdits de publication dans l'Hexagone. Cette réédition courageuse permit à cette petite maison de Québec jusqu'alors ignorée du public de se faire connaître à l'échelle du globe.

Constatant le succès d'une telle entreprise qui permit de vendre des milliers d'ouvrages au Canada, les Éditions Huit comprirent que Céline restait un filon lucratif et que les Céliniens représentaient un marché en pleine croissance. C'est pour séduire et satisfaire ces derniers que celles-ci viennent de publier *Voyage au bout de la nuit, « Seul manuscrit »* basé sur le manuscrit original que Céline avait vendu à Etienne Bignou sous l'Occupation pour 10 000 francs et un Renoir, manuscrit qui avait visiblement disparu avant de réapparaître aux enchères en 2001, année où la Bibliothèque nationale de France en fit l'acquisition pour le mettre à disposition des chercheurs. Cette version fut publiée en facsimilé en 2014, retranscription conforme à l'original que Céline avait annoté comme étant le « seul manuscrit ».

Que ceux qui craignent rencontrer un texte illisible à cause des différentes corrections effectuées par l'auteur soient rassurés ; la version finale se lit aisément, toutes les ratures, changement de phrases préalables étant disponibles en notes de bas de page.

Le célinien sera également ravi par la publication en annexe de certains fragments reliés au Voyage qui se retrouvaient à l'endos de certaines pages.

Loin d'être spontané malgré un style qui le laisse supposer, le docteur était un perfectionniste qui travaillait et retravaillait chaque phrase, chaque mot, chaque signe de ponctuation.

Le lecteur ayant déjà fait le *Voyage au bout de la nuit* avec Bardamu ne sera pas décontenancé outre mesure ; il s'agit bien du même livre et du même récit. Seulement, les Robinson, Musyne et autres n'ont pas leur nom définitif. Reste le regret de certains rajouts ou retraits comme cette phrase si célinienne qui ne fut malheureusement pas retenue : « trahir c'est vite dit. Faut saisir l'occasion. Tout le monde trahit (...) C'est comme de respirer, trahir, c'est la liberté. »

Rémy Tremblay

Louis-Ferdinand Céline, Voyage au bout de la nuit « seul manuscrit » Les Éditions Huit, 2016

# Paul Gentizon ou la passion du journalisme d'enquête

Nos ARB avaient reçu un fac-simile de la brochure du Théâtre de la Cour Saint-Pierre, Ils revivront devant vous..., comportant une présentation de Brasillach par Jean Hort. Nous remercions, pour le texte qui suit, notre ami Massimo PATANE, président de l'Association des Amis de Paul Gentizon qui nous écrit : « J. Hort était un ami de papa (NDLR : Giuseppe Patané), je l'ai vu une fois quand je devais avoir 5 ans. Comme tu sais, il joua chez les Pitoëff et collabora avec ses chroniques thâtrales au Mois Suisse. Papa racontait que les exposés auraient dû être publics, mais le chef de la police de l'époque, un dénommé Knecht, s'y était opposé. Pour cette raison, ils eurent lieu sur invitation ou avec le payement d'un billet d'entrée en un lieu fermé. Trente ans plus tard, au début des années 80, papa et moi nous croisâmes un vieillard à la gare de Cornavin, qui nous dévisagea, c'était Knecht; mon père dit : « il m'a toujours à l'œil... »

Le vaudois P. Gentizon (1885-1955), envoyé spécial et collaborateur de nombreux quotidiens, dont le prestigieux *Le Temps de Paris*, fait partie de cette première génération de grands reporters qui inspira par la suite les journalistes de terrain qui illustrèrent la presse populaire, un B. de Jouvenel, par exemple. Gentizon alliait avec intelligence de profondes connaissances historiques à la présence sur place et au contact direct avec les acteurs de l'Histoire. Le journaliste suisse était en 1912 en Russie, en 1918 en Allemagne, en 1920-1 en Bulgarie, en 1921 en Géorgie, entre 1923 et 1926 en Turquie auprès de Mustapha Kémal, dès 1927 en Italie.

On ne sait pas qu'il connut personnellement Brasillach, dont il déplore la mort dans un article du N.12 (1947) du *Turmwart zurichois*, par contre Gentizon est cité dans la correspondance de Céline et de Marinetti. Cela suffit pour démontrer son intérêt pour la nouvelle littérature européenne.

Cependant, P. Gentizon n'est pas seulement un journaliste qui « écrit sur l'eau », il est également un historien : pour chacune de ses expériences, il veut nous laisser un livre solidement bâti et argumenté, témoignages de première main, dont la plupart sont utilisés jusqu'à nos jours.

Nous retrouvons la même rigueur dans les écrits historiques de R. Brasillach, notamment ceux consacrés à la guerre d'Espagne.

Si l'influence directe est indémontrable, l'esprit de l'époque du grand journalisme de reportage y est pour beaucoup.

P. Gentizon se plaît dans ses écrits à cerner les qualités et les défauts d'un peuple, en complément à ses analyses géopolitiques et historiques.

Pour notre auteur, il ne s'agit pas de stéréotypes, mais de l'âme profonde d'une ethnie. L'humour est aussi mis à contribution. Dans *l'Esprit d'Orient* (Paris, 1930), il affirme que les blagues « résument en elles toute l'âme d'un peuple ».

Une de ces histoires rapportées dans ce délicieux petit livre nous prétend que Dieu a donné aux Bulgares le travail, aux Occidentaux la créativité et l'invention, aux Juifs les comptes, aux Grecs la ruse, aux Tsiganes la mendicité. S'agit-il de racisme déguisé ? Pas du tout, mais d'une connaissance populaire et instinctive des différences ethniques, qui sont bien présentes de nos jours à l'est après l'effondrement de l'Empire Soviétique. Dans un de ses articles de la *Revue universelle* (déc. 1938) intitulé le *Drame d'Israël en Italie*, Gentizon analyse la vision différente du monde du Romain antique et du fasciste moderne, par opposition à celle du Juif. S'agit-il d'antisémitisme ? Absolument pas, mais de la volonté de ne pas se voiler la face en présence de mentalités différentes.

Par ailleurs, des études récentes ont mis en évidence que Gentizon collaborait ces années-là à la presse juive française, dont le représentant le plus important, l'hebdomadaire *Samedi*, ce qui prouve son intérêt à comprendre l'Autre.

Même l'Italien, un des peuples qu'il a le plus aimé et admiré, n'échappe pas à son analyse caustique. Dans la préface à la deuxième édition de sa traduction d'*Histoire d'une année de Mussolini*, il nous dit : « L'Italien a des défauts terribles, à côté des plus belles qualités : l'intelligence rapide, aigüe, le courage personnel, une propension naturelle le pousse vers le

scepticisme, le doute, le moindre effort. Il est souvent prodigue de belles assurances, mais trop souvent le lien manque entre la parole, la pensée et l'action. Il est aisément factieux. Son intérêt personnel le domine. Il n'a pas le culte de l'obéissance civique ». Ce jugement trouve malheureusement confirmation dans la politique italienne actuelle, mais la connaissance des vices ouvre déjà la voie à la guérison.

Le cocasse est aussi présent dans ses pages d'Histoire vécue, lorsqu'il nous décrit le pillage du palais du Kaiser par les marins révoltés dans la *Révolution allemande* (Paris, 1919), l'attaque de son bateau en mer Noire par des pirates dans la *Résurrection géorgienne* (Paris, 1921), le régime ubuesque des agrariens bulgares dans *Le Drame Bulgare* (Paris, 1924).

Le lecteur en retire une vision inhabituelle d'un monde tragique qui se prépare à un nouveau conflit mondial après les déboires du Traité de Versailles et de la SDN.

Brasillach et Gentizon ont bien-sûr un point central en commun : ils ont été attirés par l'élan novateur du Fascisme italien, presque à leur corps défendant, au début du moins.

Pour le premier, c'est le Mal du siècle, un nouveau romantisme de l'action, pour le second, né d'une vieille famille de Constantine près d'Avanches la Romaine, c'est l'attrait de la romanité et ses valeurs de droit et de souveraineté, ainsi que son opposition contre la finance internationale et l'impérialisme anglais qui le motivent. Pourtant, en juillet 1933, après six ans de séjour en Italie, Gentizon est la cible d'un éditorial du *Popolo d'Italia* écrit par Mussolini même. Gentizon est toujours considéré comme la voix de la France anti-fasciste et opposé à tout rapprochement avec l'Allemagne; pour cette raison, Ciano demandera son expulsion, en vain, en 1937; lui qui entre-temps est devenu proche de Mussolini et a participé à la Guerre d'Ethiopie comme un des rares observateurs étrangers, préfère s'éloigner un moment pour voyager dans le Pacifique.

On peut dire que nos deux auteurs ont été fidèles à eux-mêmes, ils n'ont pas collaboré aveuglément, ils n'ont pas trahi leurs convictions au moment le plus difficile.

Brasillach a affronté ses juges, Gentizon a refusé tout compromis pour se consacrer à son livre Défense de l'Italie (Lausanne 1949), chef d'œuvre qui montre les intérêts géo-politiques des grandes puissances, derrière leur écran de fumée et leurs bons sentiments.

Massimo PATANÈ, décembre 2011 pour les ARB

# LECTURE: Au théâtre avec Brasillach



Un grand écrivain est toujours tout entier présent dans une œuvre, mieux, dans une phrase, y compris dans ses livres qui semblent, en apparence seulement, les moins personnels.

On lira certes *Animateurs de théâtre* (1936), de Brasillach, dans la belle édition illustrée des éditions *Pardès* excellemment préfacée par Michel Mourlet, pour y découvrir les portraits inspirés de Lugné-Poe, Jacques Copeau, Louis Jouvet, Charles Dullin, Gaston Baty, des chers Georges et Ludmilla Pitoëff, et pour y découvrir combien le regard de Brasillach fut novateur: la mise en scène est en effet l'expression d'un art à part entière dès lors qu'elle est l'œuvre d'un créateur qui en sert un autre - Brasillach ne pouvait bien sûr pas imaginer les nombreuses inversions et dénaturations contemporaines. En ceci, le metteur en scène est, à la lettre, un

« animateur » car il insuffle une âme « pas seulement aux acteurs qui l'entourent, mais encore aux objets inanimés, aux projecteurs, aux toiles peintes, aux mille accessoires du rêve », comme Brasillach en fait l'expérience énamourée avec les pièces de Shakespeare, Molière, Tchekhov, Pirandello, Giraudoux, aux théâtres de L'Œuvre, du Vieux-Colombier, de l'Atelier, des Mathurins...

Mais on lira tout autant *Animateurs de théâtre* pour y retrouver le tendre Brasillach du Quartier latin, des Grands Boulevards, de Montparnasse et de Montmartre, où il promène les émerveillements mélancoliques de son éternelle jeunesse pendant ces « fins de soirée où la barque s'éloigne », avec « cette indéfinissable et miraculeuse nostalgie qui est le plus haut point du plaisir que l'on prend au théâtre ». Le plus précieux, ici, est bien la « féerie personnelle » par quoi Brasillach, lui aussi, est un « animateur », un magicien. La preuve ? La chasse et la prise de « la poésie », dont le nom est gravé à chaque page ou presque, comme une incantation. C'est elle qui charme et enchante le lecteur, son frère, son semblable. R. S,

Robert Brasillach, *Animateurs de théâtre*, Pardès, 172 p.,16€. Éléments, n°185, jeudi 30 juillet 2020

# LECTURE: Brasillach et le cinéma

On sait que Robert Brasillach était un passionné de cinéma. Avec son beau-frère normalien Maurice Bardèche, il avait entrepris l'écriture d'une Histoire du cinéma qui fut accueillie en 1935, à droite comme à gauche, avec maints éloges. Henri Langlois, célèbre fondateur de la Cinémathèque française, certes pas proche politiquement de Brasillach, la citait à tout bout de champ, n'hésitant pas à célébrer « la sûreté du jugement avec laquelle Brasillach, définit et situe à leur place les films qu'il a vus et leurs auteurs ». Il continua de le célébrer après la Libération et l'assassinat du poète, nous raconte Philippe d'Hugues, l'auteur de la préface de cette « Chronique du 7ème art », parue chez l'excellente maison d'édition Auda Isarn que nous recommandons vivement à nos lecteurs. Il ne s'agit pas de la réédition de l'Histoire du cinéma, mais des textes innombrables que Brasillach a consacrés au cinéma, parus dans nombre de revues et de journaux, et particulièrement dans La Revue Universelle de Bainville puis Massis. Disons-le tout de go. Il n'est absolument pas indispensable d'être un passionné de cinéma pour lire ce livre dans lequel on trouve le merveilleux style de Brasillach, ses fulgurances, ses descriptions d'ambiances et aussi parfois son talent de pamphlétaire. Brasillach, note Philippe d'Hugues, croyait à une hiérarchie, au « septième art », à une différence entre le beau et le laid, et préféra toujours les grands films aux navets désolants dont un certain cinéma français fut toujours prodigue. « Il a trop aimé la statue idéale de la jeunesse », disait Roger Nimier. La puissance d'un art capable de conserver la mémoire fugitive d'une jeunesse enfuie depuis longtemps, voici qui, selon l'auteur de la préface, « rend compte de la fascination tenace de Brasillach pour le « septième art ».

## LE CINÉMA, UN « ART NOUVEAU »

L'auteur décrit ainsi sa conception de l'art : « Musique, art, cinéma, tout cela ne sert qu'à peindre l'âme humaine et des affinités secrètes relient les artistes de tout ordre dans les multiples domaines de la psychologie, de la poésie ou du rêve : telle poésie de Verlaine correspondant à telle mélodie de Couperin ou à tel tableau de Watteau et peut-être un jour à tel film. » A propos du cinéma, né en 1895, Brasillach écrit, le 31 mai 1927 « Un art nouveau se prépare ». Mais il évoque « un art fragile ». Il considère, comme beaucoup en son époque, l'introduction de la parole dans le film qui, jusque-là était muet, comme un « désastre véritable » et écrit : « Un classicisme se préparait. Toût à coup la catastrophe : une voix nasillarde sort du centre de l'écran, quel que soit le personnage qui parle. La valeur artistique du film baisse de cent degrés. La bêtise humaine s'épanouit. On entend, progrès incontestable, craquer les marches d'escalier, et glouglouter la bouteille sur la table ». Sévère, et pas forcément juste... Brasillach va découvrir les films de René Clair (Le Fantôme du Moulin Rouge, Le Voyage imaginaire et Entr'actes), mais aussi de Chaplin qu'il admire. Il écrit : « Car si pour Chaplin, le cinéma naît de la pantomime, pour l'école allemande de la peinture, pour d'autres du poème, de la musique et même du roman, pour René Clair, le cinéma, semble naître de la danse et du ballet ». Et Brasillach de découvrir « le premier film parlant que nous ayons pu voir en France, Sous les toits de Paris » de René Clair. Et puis, il y a cet admirable film de Van Dyke, Esquimaux. L'auteur écrit avec enthousiasme : « Dans cette histoire de poursuite et d'antagonisme des races, certains tableaux, comme la chasse aux morses et l'attaque des caribous, sont aussi beaux que les plus beaux passages des Géorgiques (venant de Brasillach, quel compliment!) Et sur un ciel décoloré, sur les grandes pages de neige blanche, chaque homme et chaque animal se détache, suivant un trait précis et prodigieux ». Et d'ajouter : « Une œuvre pleine et belle. Cette bande lyrique est certainement le plus beau spectacle qu'on puisse voir ». Oui mais, les acteurs parlent esquimau, une langue parfaitement incompréhensible. Pas de problème pour Brasillach « C'est que cette langue n'est pas faite pour être comprise. Elle est un bruit, elle s'ajoute aux images, se compose avec elles ». On est loin des sévères considérations de Brasillach sur le cinéma parlant! Mais qu'en est-il des rapports du cinéma et du théâtre, qui passionnaient tous deux, si fort, Brasillach? Il cite cette phrase admirable de René Clair : « Il faut mettre en fait qu'un aveugle au théâtre et qu'un sourd au cinéma, s'ils perdent une part importante du spectacle, en conservent pourtant l'essentiel ».

# HISTOIRE DU CINÉMA. DES FRÈRES LUMIÈRE QUI SENTENT LE SOUFFRE

Dans un article paru le 15 mai 1935 dans *La Revue Universelle*, Brasillach célèbre le quarantième anniversaire de la naissance du cinéma. C'est en effet le 28 mars 1895 que Louis et Auguste Lumière présentèrent la fameuse *Sortie des Établissements Lumière à Lyon-Montplaisir*, qui est le premier film cinématographique, suivis de bien d'autres réalisés par les frères Lumière (et ne parlons pas de leurs multiples inventions) qui étaient d'authentiques génies. Oui mais, il y a un mais. Les deux frères seront, cinquante ans plus tard, des partisans enthousiastes du Maréchal Pétain et de la Collaboration, et proches du PPF de Jacques Doriot. Ils furent décorés de la Francisque le 2 janvier 1942. Auguste siégea au conseil municipal de Lyon mis en place par Vichy. Louis fut désigné membre du Conseil National et fera partie du comité d'action de la LVF. Cinquante ans plus tard, en 1995, pour le centenaire de l'invention du cinématographe Lumière, la Banque de France eut l'idée saugrenue d'honorer les frères Lumière en imprimant le nouveau billet de 200 FF à leur effigie. L'Amicale des *Réseaux Action de la France Combattante* protesta : « *Les frères Lumière nous inspirent un profond mépris. Ils ne peuvent être honorés sans outrager les victimes de la collaboration*. » Du coup, les billets déjà imprimés furent

brûlés dans des fours crématoires et remplacés par des billets à l'effigie de Gustave Eiffel qui avait, il est vrai, comme qualité d'être franc-maçon.

Mais revenons aux « quarante années du cinéma », qu'évoque Brasillach dans un article paru dans La Revue universelle. Il décrit « les premières réalisations de l'industrie naissante : papillotant et crachotant, le train entra en gare de La Ciotat, et les ouvrières en 'tournures' et grand chapeau, tout un prolétariat de Zola, vêtu d'une manière attendrissante et bourgeoise, sortit, sous la lumière tremblotante, de l'usine ». Et puis, apparut très vite une incroyable production, d'innombrables comédies, de gigantesques entreprises dont les plus célèbres furent *Quo Vadis* et *Cabriria* (d'après d'Annunzio). Et puis, le dessin animé. Et aussi un nombre colossal de navets. Vint la tragique guerre civile européenne qui donnera la suprématie à l'Amérique en matière de films. Brasillach dénonce « le manque absolu de culture du cinéma américain ». Il y a toutefois des exceptions. Il cite notamment Halleluja, de King Vidor, qu'il considère comme un chef d'œuvre, et le grand film de Chaplin, La Ruée vers l'or. Il admire par ailleurs le cinéma russe et ses incomparables *Potemkine* et *La Mère*. A propos de Chaplin, voici ce que dit Brasillach des Lumières de la ville, dans lequel il voit, comme dans A nous la liberté, une revendication contre le monde moderne, américain ou bolcheviste : « L'épisode le plus extraordinaire du film est celui qui met Charlot aux prises avec la machine à manger. Cette machine inventée pour permettre aux ouvriers de travailler tout en se nourrissant, est la divinité grotesque et terrible de notre époque. Elle lui verse le potage dans la bouche, lui pousse entre les dents la viande et les légumes et, entre chaque bouchée, une éponge de caoutchouc vient essuyer les lèvres de Charlot. Mais la machine se détracte, la soupe est versée dans sa chemise, ou lui pousse dans la bouche des boulons, au lieu de la nourriture, et l'éponge à essuyer, devenue folle, lui frappe le visage à coups redoublés ». Un « comique terrible et amer », et l'artiste « le plus émouvant et le plus complet de l'écran », écrit l'auteur.

#### DES PRIX DU CINÉMA DÉCERNÉS PAR DES IMBÉCILES À DES IMBÉCILES

Aujourd'hui, la tribu du cinéma s'attribue des distinctions, tels les Césars ou les Prix du Festival de Cannes. C'était déjà le cas à l'époque, et Brasillach, s'en prend à ces pompeux imbéciles, en termes peu amènes : « Le premier jury (du Grand Prix du Cinéma Français), de l'aveu de tous, comprend quelques bons esprits, un nombre assez considérable d'imbéciles, et quelques-uns des déplorables individus grâce auxquels le cinéma français est tombé dans l'abjection où nous le voyons présentement ». Quant au second jury (le prix Deluc), il a accordé la distinction à « un navet géant, fade comme les publications de la bonne presse, et au surplus assez mal cuit ». Et Brasillach de s'attrister de « voir s'instaurer en France le règne du conformisme. Conformisme rouge ou conformisme rose, peu importe ». Décidément, rien de neuf sous les projecteurs... L'auteur conclut par ces mots : « On n'aurait pas dû décerner de prix. On ne décerne pas de prix à une nation qui a perdu conscience de sa force et de son génie naturel, et pour qui les bonnes intentions remplacent l'œuvre d'art véritable » (L'Assaut, 5 janvier 1937). Pas une virgule à changer par rapport à la situation contemporaine...

Lire Brasillach est un régal, quel que soit le domaine qu'il aborde. Quel style! C'est pourquoi j'affirme qu'un lecteur qui ne s'intéresserait guère au cinéma, prendra cependant grand plaisir à lire ce livre. Lisez sa description d'une scène de *Pépé le Moko*, de Julien Duvivier, dans la casbah d'Alger, avec Jean Gabin. « *Une histoire de souteneur enveloppée dans une atmosphère assez remarquable, avec de louches indicateurs, des rues arabes très belles* ». « *Un indicateur, gras et blême, est forcé par les compagnons qu'il a trahis de jouer aux cartes, en attendant le retour problématique du jeune homme qu'il a vendu. Celui-ci revient, blessé à mort, et ses camarades le traînent jusqu'à l'indicateur terrifié et suant, pour qu'il puisse l'exécuter lui-même, pendant que se déchaîne le bruit d'un piano mécanique ». Commentaire de Brasillach : « On avait rarement donné d'aussi saisissantes images de la lâcheté ». Brasillach savait avoir la dent dure. Il se moque volontiers de l' « <i>Art américain* », dont le cinéma, bien qu'il appréciât certains films, dont *Les Rapaces* de Stroheim. Son commentaire suite à l'Exposition d'art américain, au Jeu de Paume : « Nous avons rarement vu réunies autant de toiles horribles, qui vont de l'académisme le plus poussiéreux au «'modernisme' le plus désuet. Si on était de mauvaise humeur, la naïveté qu'il y a à montrer l'« art » à la vieille Europe, terre de beauté et de culture, paraîtrait presque une provocation. Mais le rire emporte tout ».

#### **CULTURE DE NAVETS**

A côté des chefs d'œuvres du cinéma français, que Brasillach aima (*Douce* de Claude Autant-Lara ou *Le Corbeau* de Henri-Georges Clouzot), il y eut aussi un nombre impressionnant de navets. Dans un article très amusant paru le 11 décembre 1943, dont le titre est « *Navets et comestibles* », Brasillach s'en donne à cœur joie. Il y évoque avec ironie notamment « *ces raffinements spirituels que constituent les films de Fernandel, de Tino Rosi ou autres manifestations de 'l'esprit bien français'* ». Et de s'attaquer à « *l'étiquetage des navets* ». Il identifie ainsi le « *navet familial, potager, et pour tout dire un navet de pot-au-feu* » et note un peu perfidement : « *En ces temps de Révolution nationale, qui oserait dire du mal du pot-au-feu* ? » Il cite le 'navet' d'un certain Léon Poirier avec ce commentaire : « *Un navet de Poirier, que voilà donc une greffe succulente!* Quel parfum, quelle chair !

# **ÉPILOGUE**

Dans les dernières lignes de la dernière chronique de cinéma de Robert Brasillach, parue le 12 juillet 1944 dans *L'Écho de France*, l'écrivain, à qui il ne reste que sept mois à vivre, cite trois réalisateurs américains juifs, avec ces mots : « la planète est en feu. J'attends sans impatience le prochain film de quelque Siodmak, Ophüls ou Litvak, sur les massacres de civils en Normandie. » Son sort allait être scellé. Il sera assassiné, avec la complicité de De Gaulle, qui refusa de le gracier, le 6 février 1945.

Un accord franço-américain, concernant le cinéma, allait être signé le 28 mai 1946 par le secrétaire d'État des États-Unis James F. Byrnes et les représentants du gouvernement français, Léon Blum et Jean Monnet. En échange de la liquidation d'une partie de la dette française envers les États-Unis après la Seconde Guerre mondiale (deux milliards de dollars), cet accord imposait un quota de diffusion de films américains dans les cinémas français, correspondant à une diminution de moitié de la diffusion de films français par rapport aux années 1941-1942. L'objectif des Américains était, bien sûr, d'imposer *l'american way of life* dans les esprits français. Ils y ont, hélas, réussi...

Robert SPIELER, Rivarol n°3417, 25.3.2020

Chronique du 7<sup>ème</sup> art, de R. Brasillach, éd. Auda Isarn, 267 pages, 24 euros, disponible auprès des ARB <a href="https://www.radiocourtoisie.fr/2020/03/12/libre-journal-du-cinema-du-12-mars-2020-brasillach-critique-de-cinema/">https://www.radiocourtoisie.fr/2020/03/12/libre-journal-du-cinema-du-12-mars-2020-brasillach-critique-de-cinema/</a>



# REEDITION: Théâtre complet de Robert Brasillach

## « Théâtre complet » de Brasillach (Ed. Pardès ; préface de Michel Mourlet)

Michel Mourlet, qui a préfacé l'édition du théâtre complet de Robert Brasillach chez *Pardès* (janvier 2020), lui a consacré son émission "Français, mon beau souci" du 2 mars 2020 (Radio Courtoisie) : « La langue théâtrale de Robert Brasillach », avec Marc Favre d'Echallens (administrateur de Défense de la Langue Française), Robert Kopp (écrivain, éditeur), Bernard Lefebvre (comédien, metteur en scène) et Hélène Robin (comédienne).

Ce volume a par ailleurs fait l'objet d'un compte rendu, signé Louison Tellier, dans le quotidien *Présent* (8 février 2020, p.7, "Brasillach dramaturge"), et d'un autre, signé Robert Spieler, dans l'hebdomadaire *Rivarol* (11 mars 2020, p.11).



# REEDITION: Le théâtre de Brasillach

LES EXCELLENTES éditions *Pardès* ont entrepris la réédition complète de l'œuvre de Robert Brasillach. Elles nous proposent aujourd'hui de (re)découvrir non seulement les pièces de théâtre de l'auteur assassiné, dont *La Reine de Césarée* et *Domrémy*, mais aussi un livre moins connu mais passionnant, *Animateurs de théâtre*. Les deux livres sont préfacés par Michel Mourlet, grand critique littéraire, écrivain, auteur dramatique, éditeur, qui me fit aimer la littérature, il y a cinquante ans, avec sa formidable revue *Matulu*. On sait que Robert Brasillach fut un passionné de théâtre, qu'il évoque souvent dans *Notre avant-guerre* et dans ses Mémoires. Dans son livre, Brasillach se penche sur les « *animateurs de théâtre* » de son époque, terme qu'il préfère à « *metteurs en scène* ».

# BRASILLACH ET LES « ANIMATEURS DE THEÂTRE »

Ceux-ci, qui n'avaient qu'un rôle perçu comme secondaire, vont en quelque sorte « prendre le pouvoir » en ces années 1920. On va assister à la prise en compte de la mise en scène comme art. Brasillach, qui n'a alors que vingt-sept ans, s'enthousiasme pour cette démarche révolutionnaire. Il écrit : « Il s'agit de créations aussi fortes, aussi totales que la création du poète, du peintre ou du musicien. C'est bien une vie réelle qu'insuffle l'homme qui dirige ces théâtres, et non pas seulement aux acteurs qui l'entourent, mais encore aux objets inanimés, aux projecteurs, aux toiles peintes, aux mille accessoires du rêve. C'est ainsi qu'il rivalise avec ses autres émules, et qu'aux notes du musicien, aux mots de l'écrivain, il oppose, lui, des matériaux plus réels et plus difficiles, le corps de l'homme, la lumière fuyante, unis pour un miracle qui ne se renouvellera pas demain, pour le miracle d'un soir. Et s personnalité devient parfois si forte qu'on oublie et la pièce et l'auteur, et que c'est lui dont on vient contempler le chef-d'œuvre, comme on va contempler le tableau d'un peintre, et non son modèle ». La conception de Brasillach de l'art dramatique est centrée sur trois points : le théâtre n'est pas un art réaliste et doit assumer résolument sa métaphore du réel. Pas question de faire comme André Antoine, qui remplaçait les poulets de carton par de la vraie viande de boucherie! De la poésie, mais pas de jeu distancié et démonstratif à la Brecht, ni de déclamations outrées de jadis, insincères et fabriquées. Respect total du texte, mais prolongation de celui-ci par l'atmosphère, l'ambiance, le climat, que seul le metteur en scène (pardon, l'animateur de théâtre) peut apporter. Brasillach aimait passionnément le théâtre et fut un critique passionnément objectif. Il dira de Huis clos, la pièce de Jean-Paul Sartre (qui fut encore jouée, quelques jours avant la Libération de Paris devant un parterre d'officiers allemands) : « On sort de cette pièce comme d'un bain d'effroi. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi cruel et d'aussi dur. L'intelligence brille dans chacune des répliques sèches de ce conte affreux ; c'est véritablement l'enfer qui parle ». Pourtant Jean-Paul Sartre se situait à l'extrême opposé, écrit Mourlet, de ses convictions politiques et religieuses. Quelle objectivité! Quelle largeur de vue! Inenvisageable aujourd'hui chez un critique de gauche! L'ouvrage, relève finement Michel Mourlet, nous renseigne peut-être sur l'une des raisons profondes de l'attirance exercée par le fascisme sur Brasillach et tant d'autres. La mise en scène n'est après tout rien d'autre que la volonté forte d'imposer un ordre qui fait sens, face au désordre et à l'opacité du monde. Cette volonté, dit Mourlet, connaîtra le triomphe avec les films de Leni Riefenstahl (Le Triomphe de la volonté) ou de Fritz Lang, (Métropolis) avec son monocle (« les allures d'un dictateur », disait Brecht). A la mise en scène comme à l'orchestre et comme à la vie, pense Brasillach, il faut un chef. Brasillach en profite pour faire un sort au théâtre qu'il déteste, celui qui sert une idée, à visée révolutionnaire. Il évoque « le ramassis des plus mauvais acteurs du Théâtre-Français, les tragédiens roublards, les comédiennes sur le retour, qui se refont une virginité à l'aide des pièces poudreuses de Romain Rolland où on parle de théâtre de masses, d'expériences neuves, mais on confie ces expériences à des pions en délire et à des cabotins subventionnés ». Que dirait aujourd'hui Brasillach du cinéma et du théâtre contemporains ? J'entendais, il y a quelques jours, la réponse du directeur de la Comédie Française à la question : « Pourquoi la Comédie Française ne joue-t-elle pas les pièces d'Anouilh, de Giraudoux ou de Montherlant? » Réponse : « Parce que ce sont des auteurs de droites ».

# COPEAU, DULLIN, JOUVET, LES PITOËFF: LES PLUS GRANDS

Quel regret de ne pas avoir vécu cette époque où, « pour le garçon de seize ans qui arrive, il y a sans doute le simple plaisir d'errer dans la ville unique, de découvrir ses rues, sa poésie magnifique ou lépreuse ; il y ces amitiés nouvelles, et ces profondes nuits de Paris (tous les jeunes gens seront toujours noctambules), si riches de rêves et d'odeurs inconnues ». Ce garçon de seize ans va, comme Brasillach, découvrir avec émerveillement le théâtre et ses « animateurs », L'auteur esquisse, dans son livre, quelques portraits de metteurs en scène très connus, Il y a Jacques Copeau, fondateur et directeur de La Nouvelle Revue française qui ouvrit le théâtre du Vieux-Colombier. Il avait, dit Brasillach, « un certain goût du risque, peut-être confondu avec le goût du malheur, certaine pente de l'esprit qui le mène à l'échec, à la volupté de l'échec, et aussi à la bravade, certain ascétisme dans le plaisir de ne pas réussir ». Et puis, il y a l'immense Louis Jouvet, qui était aussi acteur : « Le robot mécanique et cruel désarticulé et railleur de Kock, avec cette bouche charnue, souvent ouverte, comme celle d'un poisson échoué sur le radeau de la scène. » Et Brasillach de la comparer à une « sorte de Buster Keaton, moins flegmatique, qui saurait faire rire ». Il y a Charles Dullin, qui

ouvre une école, écrit Brasillach, « où enseigne un maître acharné, attentif et désireux de créer un style, Ce qu'il veut enseigner, c'est une certaine simplicité, une absence totale d'emphase », sans toutefois sombrer dans « l'horrible naturel ». Et puis, il y a les immenses Georges et Ludmilla Pitoëff, que Robert Brasillach évoque si souvent dans Notre avant-guerre et dans ses articles, qu'il aima tant, qu'il côtoya si souvent, et dont il fut l'ami. Brasillach se souviendra toujours de « la plus belle représentation, la plus exaltante et la plus vivante », celle d'Hamlet, offerte par les Pitoëff'à « la jeunesse intellectuelle de Paris » où, dit le romancier, « l'accord s'est établi une fois pour toute entre Georges et Ludmilla et la jeunesse ». Brasillach évoque dans son livre « ce théâtre, lointain et poussièreux, où, vers mes dix-sept ans, je découvris à la fois ce qu'étaient la poésie et l'art de la mise en scène, et le génie de l'acteur. Depuis combien de fois suis-je resté, debout sur le plancher craquant, à écouter, derrière un rideau de velours bleu, ou derrière le pied de fer d'un projecteur, à écouter pour la dixième fois la même scène, à saisir, dans la présence et l'affrontement continuel de deux êtres extraordinaires, cette seconde d'éclair, ce feu qui unit soudain un homme pâle à la voix sombre, une femme blanche et musicale ». Il dira : « Quand je songerai à ces artistes, plus tard, c'est toute une jeunesse qui, dans le décor poudreux, ressuscitera, traînera avec elle les jours enfuis ». Toujours chez Brasillach, « ne fut jamais plus grand et plus émouvant que dans ses rôles amers du théâtre russe ». Pitoëff, dont Colette a décrit « le rire à dents découvertes, la fêlure inguérissable de la voix, une sorte d'insouciance de va-nu-pieds, une manière de poser le regard plus haut que son but ». Et cette voix! « Une certaine ligne mélodique, une cantilène presque pareille au chat grégorien, une plainte lente, déroulée et sourde, qui semble faire lever autour de l'action la plus simple, comme un chant funèbre, comme une musique d'église, et nous rappelle que le théâtre fut d'abord une déploration religieuse ».

Et puis, nous dit Robert Brasillach, il y a la merveilleuse Ludmilla Pitoëff, « cette petite personne pâle, aux yeux immenses, aux pommettes un peu saillantes, qui parle d'une voix pure et réfléchie ». « La plus grande artiste de notre temps, et de beaucoup », avec « ce corps frêle, ce visage ardent, ces grands yeux et cette voix si claire et si haute », affirme l'auteur. Brasillach aimait profondément « cette petite personne, un des êtres les plus extraordinaires que l'on puisse rencontrer aujourd'hui ». « Deux artistes merveilleux », conclut Brasillach. La photo de Ludmilla Pitoëff en Jeanne d'Arc, pâle apparition, mains jointes, les yeux levés au ciel, accompagna Robert Brasillach jusque dans sa cellule de Fersnes. Que sont devenus les Pitoëff pendant les années de guerre? Et après la condamnation à mort de Robert Brasillach, ont-ils tenté de témoigner en sa faveur? L'amitié rima-t-elle avec fidélité? Ou firent-ils comme Colette, une amie de Brasillach que celui-ci avait pourtant aidée durant l'Occupation, et qui préféra un peu oublier cette relation compromettante? Je l'ignore.

# LE THEÂTRE DE ROBERT BRASILLACH

Les éditions Pardès nous offrent un cadeau magnifique: le théâtre complet de Robert Brasillach. On y trouve Domrémy, La Reine de Césarée, et l'adaptation scénique du Procès de *Jeanne d'Arc.* Michel Mourlet raconte dans la préface qu'un de ses grands souvenirs de spectateur est *La Reine de Césarée*, en mars 1973, à Paris, avec une mise en scène de Jean-Laurent Cochet. J'ai vécu la même expérience en ces années 1970, à Strasbourg, où La Reine de Césarée fut présentée par une troupe locale. Michel Mourlet y voit « une réflexion sur la vie, sur la mort ; un affrontement perpétuel entre la volonté et le sentiment, entre la tentation de l'Héroïsme et l'attrait du bonheur, entre l'amour de l'honneur et l'amour de l'amour; combats inéluctables, dialectique inépuisable ». L'adieu à la jeunesse, c'est le ressort même de cette Reine de Césarée que Brasillach écrivit, alors qu'il était prisonnier, en 1941, dans un stalag en Allemagne. On assiste à cet échange entre l'empereur Titus et Paulin, son jeune confident, censé représenter un militantisme romain « fasciste » : Paulin : « La jeunesse du pays vous forcera à la grândeur » Titus réplique : « Et moi, j'aimerais mieux lui permettre seulement le bonheur ». Domrémy avait été composé en 1933 ; l'auteur avait 24 ans. L'image de Jeanne d'Arc le hante : « le geste de la Pucelle résume à leur point le plus haut les thèmes mobilisateurs de son œuvre et de son existence », écrit Mourlet. « La jeunesse, encore et toujours, portée par l'enthousiasme de vivre, par un appétit stendhalien du bonheur, à quoi vont s'opposer dans une antinomie tragique le sens du devoir, l'appel orgueilleux de l'héroïsme, vainqueur par le triomphe de la volonté ». En fait, on ne voit jamais Jeanne dans la pièce. Ce sont les habitants de Domrémy qui vont rapporter l'aventure de manière indirecte, par des rumeurs, des récits de seconde main. Ils vont les commenter, y mêlant leur histoire personnelle. Dans le troisième ouvrage dramatique de Brasillach, l'Adaptation scénique du Procès de Jeanne d'Arc, commente Michel Mourlet, il se penche, émerveillé, à l'instar de Barrès et de Péguy, sur cette jeune fille de dix-neuf ans qui égale par ses exploits Bayard et Du Guesclin et par ses souffrances les saintes les plus touchantes d martyrologe chrétien. Robert Brasillach connaîtra lui-même une terrible mise à mort quelques années plus tard...

Rivarol n° 3415, 11 mars 2020, Robert Spieler Robert Brasillach, aux éditions Pardès : Animateurs de théâtre, 170 pages, 16 euros -Théâtre complet, 390 pages, 24 euros. Disponible auprès des ARB

# Brasillach dramaturge

■ Louison Tellier redaction@present.fr

ES ÉDITIONS PARDÈS continuent à publier l'œuvre de Robert Brasillach, avec le concours émérite, pour sa partie dramatique, de Michel Mourlet, préfacier de ce *Théâtre complet* qui suscitera, nous l'espérons, de nouvelles vocations de metteurs en scène (pardon : d'« animateurs de théâtre », cf. Présent n° 9520 du 28 décembre 2019) et de comédiens.

Ecrite pendant la captivité de son auteur après la défaite de 1940, récemment encore jouée au Théâtre du Nord-Ouest (cf.

Présent n° 9231 du 3 novembre 2018). La Reine de Césarée est sans doute la pièce la plus connue de Brasillach. L'admirateur de Corneille (« notre Shakespeare », le définit-il dans sa célèbre biographie de 1938) y revisite à la fois Tite et Bérénice de ce dernier et Bérénice de Racine. en tirant les conséquences des quatorze années d'avance que Bérénice compte sur Titus et de l'opposition irréductible entre l'Orient et l'Occident.

Vous trouverez ce texte, chronologie

oblige, entre les deux drames que la geste de sainte Jeanne d'Arc inspira à Brasillach: *Domrémy* (1933), qui se présente comme une enquête menée après son martyre auprès de ceux qui l'ont connue, et *L'Adaptation scénique du procès de Jeanne d'Arc* (1944). Ces œuvres témoignent du souci d'exactitude historique de leur auteur, ainsi que de sa volonté de célébrer notre héroïne nationale aux côtés

de Charles Péguy, Joseph Delteil et Bernard Shaw.

Sous le titre *Fragments*, vous découvrirez enfin les ébauches de deux pièces que Maurice Bardèche a cru pouvoir dater de 1934. Y sont évoquées (dans *Septentrion*) une révolte des Ecossais et des Islandais contre un roi mythique et (dans *Les Captives*) les figures de la belle Aude, de Roland et de Guillaume d'Aquitaine.

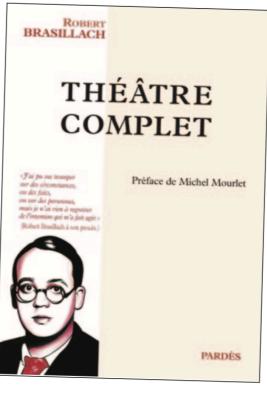
Les amateurs de théâtre d'aujourd'hui trouveront peut-être qu'il s'agit là d'un théâtre trop écrit, trop littéraire. Et pour

> cause: on n'écrit plus guère à présent, alors que Brasillach rivalise tout naturellement avec Giraudoux. Anouilh et Claudel, ses contemporains. Cela ne retire rien à son instinct très vif de la mise en scène et de l'action théâtrale. Et partout rayonne ce que Michel Mourlet identifie comme sa marque de fabrique: « la grâce de la jeunesse, sa célébration, sa quête perpétuelle, sa fin, son regret ».

Par la disgrâce d'un verdict infâme, nous ignorons les chefs-

d'œuvre qu'aurait pu produire encore ce poète de trente-six ans. Mais ce recueil, du moins, fait justice au dramaturge qu'a été Robert Brasillach, au-delà, voire audessus, des combats qu'il mena à une époque particulièrement critique.

Théâtre complet de Robert Brasillach, préface de Michel Mourlet, éditions Pardès, janvier 2020, 24 euros. ▶



Présent, 8 février 2020

# Les Animateurs de théâtre selon Brasillach

#### Louison Tellier

redaction@present.fr

NIMATEURS DE THÉÂTRE (1936) est la 9e œuvre de Robert Brasillach brillamment rééditée par Pardès, avec une riche préface de Michel Mourlet. Sa première publication a donc précédé celle du célèbre Corneille du même auteur, qui devint plus tard dramaturge avec La Reine de Césarée.

Brasillach justifie ainsi cette priorité: « Notre amour du théâtre, bien mieux que notre idée du théâtre, a d'abord été formé et nourri par ces animateurs dont nous avons tenté d'esquisser les portraits. [...], ils ont persisté à penser que le théâtre [était] aussi le plus ancien et le plus noble des arts. Ils ont persisté à penser que cette ancienneté et cette noblesse ne devaient pas se traduire par la soumission aveugle aux routines du passé, mais au contraire par le contact avec les moments de jeunesse éternelle de cet art, par le renouvellement

constant, et par tout ce qui fait qu'en art la plus digne continuatrice de la tradition, c'est la révolution permanente. »

(Le « trotskysme » de Brasillach ne doit pas faire illusion : pour lui, en effet, le classicisme « est, lui aussi, une révolution permanente » !)

Les animateurs qu'il nous présente (Jacques Copeau, Louis Jouvet, Charles Dullin, Georges et Ludmilla Pitoëff, Gaston Baty, René Rocher) se sont affirmés, dans différents théâtres parisiens ou en province, dans la quinzaine d'années séparant la victoire de 1918 et 1936. Observateur subtil, passionné de théâtre, Brasillach excelle à définir ce qui les rapproche – le respect des grands textes, le sens de l'universel à l'épreuve des chefs-d'œuvre étrangers – et ce qui les différencie. Il leur sait gré d'avoir dépassé le naturalisme trop systématique d'Antoine, d'avoir mis leurs grands talents au service de la magie du théâtre.

Dans le même sens, il ne néglige pas de signaler l'apport de compagnies théâ-

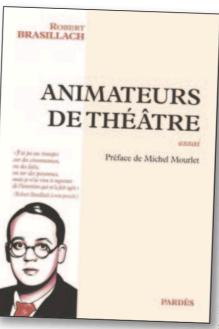
trales telles que La Petite Scène, Les Compagnons de Notre-Dame ou les Comédiens routiers.

On peut penser que, s'il avait vécu, Brasillach aurait reconnu en Jean Vilar un grand « animateur de théâtre » au sens où il l'entendait. Peut-être le dernier? Car, depuis, la prise du pouvoir des metteurs en scène s'effectue trop souvent au mépris des textes et des auteurs, devenus les

proies d'ego démesurés quand ce n'est pas le simple matériau de tristes détournements idéologiques.

Mais lire (ou relire) Brasillach, ce n'est pas seulement découvrir une page de l'histoire du théâtre français. C'est entrer en communication avec un esprit libre et ouvert, avec un poète d'une grande sensibilité, comme éternellement jeune. Un plaisir à s'offrir, résolument.

 ■ Animateurs de théâtre, essai de Robert Brasillach, préface de Michel Mourlet, éditions Pardès, 16 euros.



Présent, n°9520, samedi 28 décembre 2019

# Philippe d'Hugues nous fait son cinéma

Grand critique de cinéma (il reconnaît connaître de mémoire plus de 15 000 films), biographe délicat de Brasillach ou des années 50, nous sommes allés interroger Philippe d'Hugues sur le cinéma, la littérature et son parcours personnel...

R&A: Les années noires ne le furent pas pour le cinéma français puisque les historiens du cinéma reconnaissent que ce fut même un âge d'or pour le cinéma français...

Philippe d'Hugues: Un âge d'or, c'est peutêtre trop dire. Mais c'est un âge d'or par rapport à l'état du cinéma en 1940 où ce dernier était totalement dévasté. Pendant l'Occupation, les Allemands voulaient tout contrôler et créer leur propre cinéma français.

# R&A: Ils l'ont partiellement fait avec la Continental...

Philippe d'Hugues: Oui, ils ont tout bloqué jusqu'à ce que la Continental démarre. Et le cinéma français reprend seulement à partir du printemps 1941. Et nous avons eu, malgré cela, un volume de films très importants jusqu'à la Libération: 222 films. Il y a une indéniable qualité dans le cinéma de cette époque. Ce sont déjà les gens de Vichy qui ont permis ce redémarrage avec le Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique, la Direction du Cinéma (auprès des présidents du Conseil Laval puis Darlan, et ensuite rattaché au ministre de l'Information Paul Marion).

R&A: Et des historiens du cinéma de gauche le reconnaissent. Je pense, par exemple, à Jacques Siclier...

Philippe d'Hugues: Oui, les vrais connaisseurs et les gens de bonne foi le reconnaissent sans difficulté. Seuls les historiens du cinéma communistes comme Sadoul l'ont occulté.

R&A: Cette époque a d'ailleurs aussi lancé de nouveaux talents comme Clouzot, Becker, Bresson...

**Philippe d'Hugues :** J'ajouterais Cayatte, Gilles Grangier, Autant-Lara. Ce sont tous des

enfants du cinéma de Vichy. Sauf pour Clouzot qui était celui de la Continental.

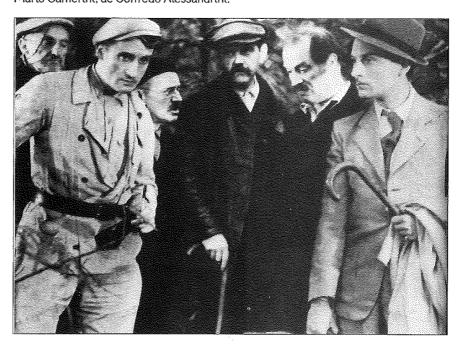
R&A: La Continental a d'ailleurs fait tourner des juifs, contrairement à ce qu'on pourrait penser (Tavernier l'a évoqué dans son film Laissez passer)...

Philippe d'Hugues: Le docteur Greven de la Continental était un esprit non conformiste. Il a employé plusieurs scénaristes (Le Chanois/Dreyfus, Jean Ferry/Lévy) ou acteurs juifs. J'ai d'ailleurs beaucoup parlé avec mon ami Tavernier au moment de la préparation de son film. Je lui ai raconté pas mal de bonnes histoires. Greven aimait le cinéma et voulait être un grand producteur. Et il y est parvenu.

R&A: Pourquoi les cinémas fascistes et nazis furent-ils si pauvres artistiquement (si on excepte quelques noms comme Veit Harlan ou Carmine Gallone)?

Philippe d'Hugues: C'est une idée répandue en France mais je ne suis pas de votre avis. Ce cinéma est mal connu car les Allemands et les Italiens ne diffusaient pas leurs films en France, pensant que nous ne serions pas réceptifs. Ils avaient raison. Pour les Italiens, j'aime les films d'Alessandro Blasetti, de Mario Camerini, de Goffredo Alessandrini.

L'habité Robert Le Vigan (La Vigue pour Céline), ici à gauche dans le rôle de Goupi Tonkin pour le film de Jacques Becker *Goupi mains rouges* (1943).



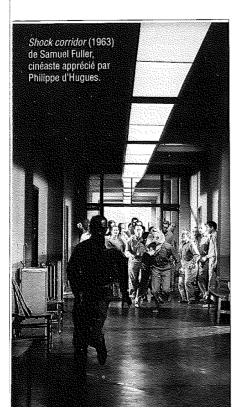
18 18

#### ENTRETIEN AVEC...



Le Jeune hitlérien Quex (1933) d'Hans Steinhoff.







Mais dont on a pas vu le meilleur en France. Et vous avez L'Escadron blanc d'Augusto Genina. Chez les Allemands, après des débuts difficiles, nous avons eu Hans Steinhoff (dont je recommande le beau film, de propagande certes mais intelligent, Le Jeune Hitlérien Quex, ou le film sur la Guerre des Boers, Le Président Krüger, et Rembrandt), Helmut Kaütner (Lumière dans la nuit d'après une nouvelle de Maupassant).

# R&A: Pourquoi ne sont-ils pas réédités en DVD?

Philippe d'Hugues: C'est le pêché originel, la date à laquelle ils ont été faits. Et une ignorance due au manque d'intérêt des Français pour le cinéma allemand (hormis le caligarisme). Mais il y a un bon cinéma du III° Reich, ce que disent Cadars et Courtade dans leur livre: Histoire du cinéma nazi (Eric Losfeld, 1972).

# R&A: Quelles furent vos fonctions à la Cinémathèque? Que pensez-vous d'Henri Langlois?

Philippe d'Hugues: J'ai toujours été cinéphile depuis mon adolescence. Quand j'ai commencé à travailler (aux publications de l'INED), i'étais l'ami de Pierre-André Boutang, le fils de Pierre Boutang, héritier spirituel de Maurras. Son fils qui faisait la chronique cinéma dans le journal de son père, La Nation française, m'a proposé de lui succéder. Je suis resté cinq ans, au début des années soixante. Et contrairement au reste de la presse dite réactionnaire, j'étais pour ma part le défenseur de la Nouvelle Vague, du moins dans ses premières années. J'ai quitté le journal au moment où il est devenu gaulliste, Boutang croyant que De Gaulle allait remettre en selle le comte de Paris. Pourtant Boutang est un des trois ou quatre génies que j'ai connus dans ma longue existence. Au même moment, je collaborais aux Cahiers du Cinéma que dirigeait Eric Rohmer. Rohmer était un pur réactionnaire, et nous sommes devenus bons amis.

# R&A: On le voit bien dans L'Anglaise et le duc...

Philippe d'Hugues : Exactement. Il l'était tellement que l'on voit même un figurant lire La Nation française dans l'un de ses films. Rohmer a d'ailleurs été évincé de la direction des Cahiers du Cinéma par Rivette (gauchiste) suite à un de mes papiers sur Les deux cavaliers de John Ford où je disais qu'il n'était pas du tout le cinéaste antiraciste qu'on présentait alors. Rohmer ne m'en a jamais voulu et est resté un ami. La revue Positif a bien après écrit que Rohmer avait mené une politique d'extrême-droite dans les Cahiers dont le point culminant avait été mon article. Ca nous a beaucoup fait rire! Robert Poulet m'a plus tard écrit pour reprendre la chronique cinéma dans Écrits de Paris. Ce que je fis plusieurs années. Et ie gagnai aussi alors le concours de Monsieur Cinéma [la populaire émission télé de Pierre Tchernial. C'est cette émission, remarquée par le nouveau directeur du Centre National du Cinéma, qui m'y a fait rentrer en 1975. Pour commencer, je me suis occupé de la loi sur les films X, une demande de la profession qui s'inquiétait que le porno discrédite le cinéma français, déjà en crise. Ce fut donc celle-ci, et non les autorités politiques, qui a poussé à cette loi. Puis j'ai siégé au conseil d'administration de la Cinémathèque, où je représentais l'État. Cela pendant dix ans. Je me suis occupé aussi du projet du Palais de Tokyo. Mais je n'ai pas connu Henri Langlois qui est mort en 1977. Il avait laissé un passif financier considérable. Il a beaucoup fait pour sauver le patrimoine cinématographique et le faire connaître mais il a aussi coûté très cher aux pouvoirs publics par sa gestion fantaisiste.

R&A: Quels cinéastes avez-vous fréquentés? Philippe d'Hugues: Déjà toutes les vieilles gloires qui ne travaillaient plus mais qui espéraient toujours revenir: Abel Gance, Marcel L'Herbier, Jean Dréville, Claude Autant-Lara, Christian-Jaque, Jean-Paul Paulin...

#### R&A: Marcel Carné?

Philippe d'Hugues: Non mais j'ai connu son âme damnée, Roland Lesaffre, qui était une sympathique tête brûlée. On essayait de racheter les archives de Carné qui était ruiné. Hé oui, le réalisateur des Enfants du paradis est mort ruiné! Du coup, il vendait ses archives qui sont parties en Amérique où ils proposaient le prix le plus cher. Sinon

ENTRETIEN AVEC

j'ai bien connu la génération suivante : Eric Rohmer, Costa-Gavras, Alexandre Astruc, Jean-Charles Tacchella, Jacques Deray, Claude Sautet, Pascal Thomas, Tavernier, Schoendoerffer, mais aussi des étrangers comme Roberto Rossellini, Elia Kazan, Fred Zinnemann. J'ai même fait un voyage à Hollywood, riche de rencontres.

#### R&A: Comme Cendrars!

Philippe d'Hugues: Oui, moins longtemps. J'ai eu un déjeuner inoubliable avec Billy Wilder qui parlait français remarquablement. Il avait été éblouissant et c'était un fanatique de la peinture française. Il possédait des tableaux d'impressionnistes et de post-impressionnistes.

R&A: Quels sont vos cinéastes préférés? Philippe d'Hugues: Pour la France, j'aime Abel Gance, Jean Renoir, René Clair, Robert Bresson, Henri-Georges Clouzot, Marcel Carné, les débuts d'Autant-Lara, Astruc, Rohmer et d'autres.

# R&A: Abel Gance, à part son splendide Napoléon (c'est le Griffith français sur ce film), vous aimez quoi?

Philippe d'Hugues: Un grand amour de Beethoven, Paradis perdu, J'accuse (film pacifiste mal reçu car sorti en 1938 après Munich), La Vénus aveugle (dédiée au Maréchal Pétain) et Cyrano et d'Artagnan. Sinon j'admire ensuite tant Eric Rohmer, Bertrand Tavernier (Capitaine Conan), Olivier Assayas aussi pour Les Destinées sentimentales. À l'étranger, j'aime Eisenstein chez les Russes. Murnau, Lang, Pabst, Käutner, chez les Allemands. Chez les Américains, d'abord John Ford qui reste pour moi le plus grand des cinéastes, le plus complet. Citons aussi King Vidor, Frank Borzage, Leo McCarey, Douglas Sirk, Raoul Walsh...

# R&A: Il fallait être borgne pour faire du bon cinéma!

**Philippe d'Hugues**: (rires) Oui. J'aime aussi Kazan, Fuller. Ensuite, je n'aime pas du tout la génération de la télévision: les Arthur Penn, John Frankenheimer, Sam Peckinpah...



R&A: Ah, vous n'aimez pas Peckinpah (même si c'est très typé, comme pour Sergio Leone)? Philippe d'Hugues: Non, je vous les laisse tous les deux. C'est trop souligné. J'aime beaucoup les grands Italiens par contre: Antonioni (surtout La Nuit, dont le dialogue fut écrit en partie par Roger Nimier que j'adore), Fellini, Risi, Rosi, Olmi.

#### R&A: Les Anglais?

Philippe d'Hugues: David Lean, Michael Powell (Le Narcisse noir, Question de vie ou de mort) Carol Reed dont Le Troisième homme est un film admirable.

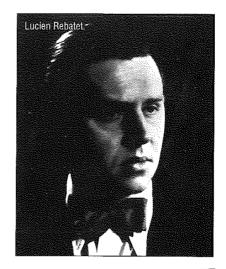
R&A: Justement, vous ne m'avez pas parlé d'Orson Welles (qui joue dans ce film)? Philippe d'Hugues: J'ai été impressionné, comme toute ma génération, par ses premiers films: Citizen Kane, La Dame de Shanghaï, La Splendeur des Amberson...

R&A: Ce dernier me paraît nettement moins bon que Citizen Kane ou La Soif du mal. Welles se plaignait qu'on l'avait trop charcuté d'ailleurs

Philippe d'Hugues: Oui mais il reste suffisamment de Welles de la bonne époque dedans. Mais la carrière de Welles reste une carrière décevante, qui a tourné court, victime de sa propre mégalomanie. Il n'a pas fait les films qu'il aurait du faire.

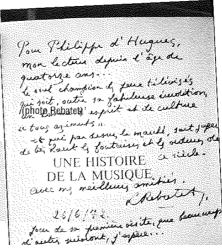
R&A: Vous qui aimez Guitry, vous n'avez pas apprécié les films avec Alec Guinness (Noblesse oblige et Tueur de dames) voire les Whisky à gogo ou Passeport pour Pimlico...

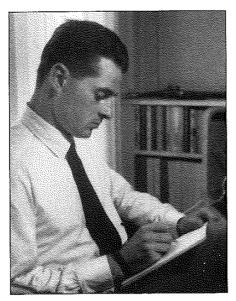
#### Les Enfants du paradis (1944) n'ont pas sauvé Marcel Carné de la ruine (ici, Lacenaire - Marcel Herrand - et Frédérick Lemaître - Pierre Brasseur -).



# Envoi de Rebatet à Philippe d'Hugues sur son Histoire de la musique

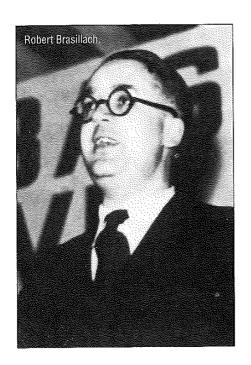
"Pour Philippe d'Hugues, mon lecteur depuis l'âge de quatorze ans... Le seul champion de jeux télévisés qui soit, outre sa fabuleuse érudition, un homme d'esprit et de culture tous azimuts. Et qui, par dessus le marché, sait juger de très haut les foutaises et les ordures de ce siècle. Avec mes meilleures amitiés, Lucien Rebatet. Le 26.06.72, jour de sa première visite, que beaucoup d'autres suivront, j'espère... "□





Roger Nimier, inlassable lecteur et hussard préféré de Philippe d'Hugues.

« Il faut avoir eu raison d'avoir fusillé Brasillach sinon ça remet tout en cause. »



**Philippe d'Hugues :** Si, ça m'a amusé, mais sans plus.

R&A: Et Hitchcock?

Philippe d'Hugues: Oui bien sûr mais je le considère plutôt comme un cinéaste américain! Mais je n'aime pas la fin de sa carrière, après Les Oiseaux. J'admire, plus que tout, Les Amants du Capricorne.

R&A: Kubrick?

Philippe d'Hugues: Je ne l'aime pas du tout. Et je me régale en lisant en ce moment la grande critique américaine, Pauline Kael, qui le détestait aussi et explique très bien pourquoi. Orange mécanique me fait horreur et Barry Lyndon m'assomme.

R&A: Quel est votre dernier coup de cœur? Philippe d'Hugues: L'Île de Pavel Lounguine, Le Ruban blanc d'Haneke, et le chef d'œuvre de ces dix dernières années: Nos meilleures années de Marco Tullio Giordana. Et aussi Katyn de Wajda, L'Échange de Clint Eastwood, Les Lumières du faubourg d'Ari Kaurismaki, La Vie est un miracle de Kusturica. Mon dernier grand coup de cœur est La Religieuse portugaise d'Eugène Green.

R&A: Question politiquement incorrecte: pourquoi y a-t-il eu si peu de cinéastes et d'acteurs de notre bord (si on excepte, pour les plus "récents", Pierre Vaneck, Jacques Dufilho ou Gérard Blain)?

Philippe d'Hugues: Après l'Épuration, tout un secteur d'opinion n'a plus eu voix au chapitre. Regardez la position marginale dans laquelle Rebatet s'est débattu après sa libération. Il n'a plus écrit dans un seul grand organe de presse ni été invité à la télévision.

*R&A* : À part le *Grand échiquier* de Jacques Chancel.

Philippe d'Hugues : Oui une seule fois en vingt ans ! Et aujourd'hui, il le serait encore moins! La droite a été mise à l'index en 1945. Avant-guerre, le plus gros tirage et le plus influent des journaux était Gringoire. Après-guerre, on n'a jamais pu refaire un tel journal. On a condamné tous ces auteurs à un ghetto intellectuel et à ne plus s'exprimer que dans des journaux au tirage limité comme La Nation française ou Rivarol. Et donc les cinéastes eux aussi se sont bien gardés d'émettre une opinion s'ils n'étaient pas de gauche. Prenez quelqu'un comme Robert Bresson, il était loin d'être de gauche. Alexandre Astruc également : ça lui a coûté la fin de sa carrière quand les socialistes sont arrivés en 1981. N'oublions pas aussi que les gens de la Nouvelle Vague écrivaient dans le très droitier Arts de Jacques Laurent : Godard, Rohmer, Truffaut et Rivette (qui l'a bien oublié).

**R&A**: Truffaut admirait beaucoup Rebatet! Philippe d'Hugues: Absolument. Lors de ma première visite à Rebatet, il m'indiqua que le fauteuil que j'occupais était celui de François Truffaut venu le voir à maintes reprises.

R&A: Vous l'avez bien connu Lucien Rebatet? Philippe d'Hugues: Je l'ai connu malheureusement à la fin de sa vie. J'avais beaucoup pratiqué ses articles qui m'ont formé dans mes années de jeunesse, d'où mon livre récent aux éditions Pardès: Quatre ans de cinéma (1940–1944). Je l'avais rencontré quelques fois et je suis allé le voir longuement chez lui, juste avant sa mort. Je ne suis pas un fanatique des Décombres.

R&A: Pourtant, c'est un pamphlet très lucide et très novateur sur les errements de l'époque, y compris dans son propre camp (Maurras, Vichy)...

Philippe d'Hugues: Oui mais je pense qu'il force, comme Céline, trop le trait. Et ça lui était moins naturel que Céline, il s'essouffle parfois un peu. Mon admiration sans borne pour Rebatet va aux *Deux étendards*, à son *Histoire de la musique* et à sa critique de cinéma ou d'art.

R&A: Je le trouve toutefois, en cinéma, moins juste, moins détaché de ses opinions politiques que Brasillach et Bardèche.

Philippe d'Hugues : C'est vrai mais il faisait plus abstraction de ses opinions politiques après la guerre. Et il est resté l'ami de Jacques Becker, de Cayatte et de Max Ophüls.

R&A: Parlez-nous de cet inédit de Rebatet que vous avez lu (A.D.G. m'avait aussi parlé d'un autre inédit, la troisième partie des Décombres, qui existe en manuscrit): La Lutte finale...

Philippe d'Hugues: C'est un roman politique sur l'Entre-deux-guerres. Il est inachevé. Robert Poulet l'avait beaucoup aimé et trouvait qu'il fallait l'éditer avec des notes.

R&A: Ce qui est admirable dans l'œuvre de Brasillach (que vous révérez), c'est cette variété de talents (les sept couleurs en somme!): romancier, poète, critique/historien du cinéma, journaliste, dramaturge, pouvant aborder aussi bien la poésie grecque antique que la situation politique du moment, bref un touche à tout de génie...

Philippe d'Hugues: Oui, avec toutefois un danger: la dispersion. Certains de ses amis m'ont raconté que, tout en discutant avec eux autour d'une table, il écrivait en même temps. Et quand les amis se séparaient, il

leur disait : "Bon voilà, j'ai écrit mon article pour l'Action Française." Sans une correction, sans une rature. Songez que cet homme qui est mort à trente-cinq ans, a écrit, en quinze ans, trente volumes! Du coup, il y a un peu de déchet dans certaines parties de son œuvre. Mais c'est une œuvre inépuisable. J'ai commencé par admirer ses romans mais, maintenant, je préfère le critique et l'essayiste, et encore plus le mémorialiste de Notre Avant-guerre.

# R&A: Comment expliquez-vous que Brasillach ne soit pas sorti du purgatoire alors que Drieu, Céline, Jünger en sont sortis peu à peu?

Philippe d'Hugues: On ne lui pardonne pas d'avoir été fusillé. Il faut avoir eu raison de l'avoir fusillé sinon ça remet tout en cause. À la fin des années 80, j'avais eu une conversation avec mon ami Maurice Bardèche qui redevenait optimiste. Je ne partageais pas cet optimisme et je ne m'étais pas trompé. On ne retient de Brasillach que des phrases tronquées et falsifiées qui servent de tables de la loi sur lui. C'est comme ça que l'histoire est écrite aujourd'hui. Alors que, après 1950, il était réédité en livre de poche ou chez Plon.

## R&A: Dans votre belle Chronique buissonnière des années 50, vous faites preuve d'ouverture et de non sectarisme en reconnaissant le talent de Sartre...

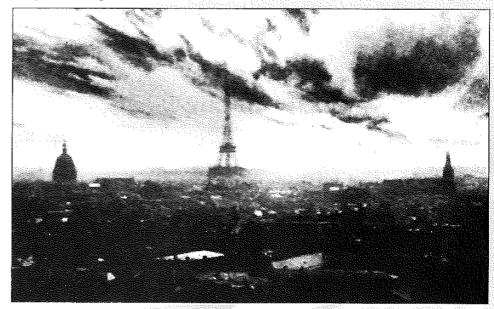
Philippe d'Hugues: Mais oui. Même si Sartre était un être assez immonde. Comme Jean Genet qui est une découverte de jeunes critiques d'extrême-droite comme François Sentein, Roland Laudenbach ou Jean Turlais. Ce sont eux qui l'ont présenté à Cocteau. Donc, oui, des salauds peuvent avoir du talent. On aimerait que les gens d'en face admettent cette idée toute simple, mais apparemment trop simple pour eux.

## R&A: Vous m'avez fait plaisir en célébrant le seul roman de Nimier que j'apprécie: Les Enfants tristes. Ce n'est pas le plus célèbre mais sûrement son meilleur...

Philippe d'Hugues: C'est le plus abouti sur le plan romanesque. Mais je préfère chez lui les essais (Le Grand d'Espagne) et sa critique (L'Élève d'Aristote, Journées de lecture). Je connais deux critiques intelligents

et cultivés ayant tout lu (classiques, modernes, étrangers): Brasillach et Nimier. Ça permet d'avoir tout de suite à l'esprit la référence et la comparaison indispensable. Comme Sainte-Beuve qui avait, avant eux, cette même culture encyclopédique. Et quand on réalise que tant Nimier que Brasillach sont morts à trente-cinq ans! Ils avaient la maturité intellectuelle des vieux maîtres de jadis.

R&A: Pour finir, sans financement (et les complicités du circuit qui vont avec), pourquoi un cinéaste de chez nous ne ferait-il pas œuvre originale en s'inspirant de la méthode bon marché d'un Chris Marker? Philippe d'Hugues: Chris Marker n'a jamais été un grand nom du cinéma. Sauf pour les cinéphiles. Il n'a jamais fait courir les foules.



Il faudrait d'abord avoir des cinéastes avec ces idées-là. Et on ne peut pas faire de film aujourd'hui sans les bailleurs de fond du cinéma que sont les producteurs télés.

cinéma que sont les producteurs télés : Canal +, TF1, France 2, Arte. Ce sont les banquiers du cinéma d'aujourd'hui et les véritables décideurs. Car cela leur permet de garnir leurs grilles de programmes.

Le Système tourne donc en circuit fermé, entre copains, tout est totalement verrouillé. Telle est la vérité et, comme disait Renan, "il se pourrait que la vérité fut triste"! (rires)

Propos recueillis par Pierre Gillieth

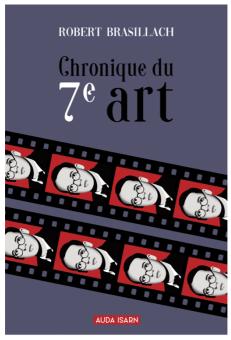
# Paysage apocalyptique dans *La Jetée* (1962) de Chris Marker

# Philippe d'Hugues mode d'emploi

Outre ses très bons ouvrages sur le cinéma français [Les Oubliés du cinéma français (Le Cerf, 1999) et Le Cinéma et la guerre (Economica, 2006)], Philippe d'Hugues a signé une très belle évocation de Brasillach (Pardès, collection "Qui suis-je?", 2005) et une subtile chronique des années 50 où il aborde tous les aspects de cette décade : politique, sportif mais surtout culturel : littérature, cinéma, théâtre, musique (Chronique buissonnière des années 50, de Fallois, 2008).



# LECTURE : « Chronique du 7<sup>e</sup> art », de Robert Brasillach



Avant d'être fusillé le 6 février 1945. Robert Brasillach a laissé malgré sa courte vie, une œuvre d'un rare éclectisme et d'un talent inouï. Aussi à l'aise dans le roman, la critique littéraire et cinématographique. Le théâtre que dans la politique ou la poésie, il incarnait un humanisme aujourd'hui bien disparu.

Dès l'âge de dix-huit ans, il amorçait une langue carrière de cinéphile et de critique du septième art, dans La Tribune de l'Yonne sous la signature de Jacques Tournebroche (pseudonyme emprunté à Anatole France). Suivirent Le Coq Catalan, La Revue universelle, Gringoire, La Chronique de Paris, L'Appel, La Gerbe, L'Écho de la France, mais quasiment jamais Je Suis Partout où la critique cinématographique était assurée par son ami Lucien Rebatet (alias François Vinneuil).

Le présent volume rassemble tous les articles de cinéma que Robert Brasillach a publiés dans divers organes de presse de 1927 au juillet 1944. Témoigne de sa vision. De sa tendresse et de ce fameux « plaisir du cinéma », et complète ainsi la fabuleuse Histoire

du cinéma coécrite avec son beau-frère Maurice Bardèche.

Un recueil d'articles de Robert Brasillach sur le cinéma, Chronique du 7e art, a paru en février 2020 aux éditions Auda Isarn, préfacé Philippe d'Hugues (272 p.).

Disponible auprès des ARB, franco de port (bon de commande ci-dessous). Philippe d'Hugues a présenté le volume, en compagnie d'Anne Brassié, au « Libre journal du cinéma » (jeudi 12 mars 2020), émission dirigée par Pascal Manuel Heu, que l'on peut écouter et télécharger sur le site officiel de Radio Courtoisie.

http://arb6245.over-blog.net/2020/03/chronique-du-7e-art-de-robert-brasillach-a-ecouter-libre-journal-du-cinema-a-commander.html

# ARCHIVES AUDIO: Brasillach à Katyn (1943)

Ce document sonore est un reportage réalisé dans la forêt de Katin en 1943 par Roger Bretscher, collaborateur politique de *La voix du Reich*, à l'occasion de la visite de son excellence, l'ambassadeur de Brinon à la Légion des volontaires français sur le front de l'Est. C'est dans cette forêt que furent massacrés plus de 12000 officiers polonais par la Guépéou.

Robert Brasillach, alors rédacteur de *Je Suis Partout*, y est interpellé (1' 15") par le journaliste et donne un bref interview qui est malheureusement coupé après quelques secondes. Mais beaucoup y découvriront la voix à la fois douce et grave de Brasillach, ce qui rend ce document tout à fait exceptionnel.



Massacre de Katyn - Emission de Radio (1943) avec Brasillach

Youtube: Massacre de Katyn - Emission de Radio (1943) avec Brasillach

# LECTURE : Voyage au pays du septième art

Les années 60. L'après-guerre comme les tickets de rationnement s'éclipsent du paysage hexagonal. La jeunesse est en quête d'un nouvel univers, nouvelle Arcadie. De jeunes cinéastes s'y attèlent avec plus ou moins de réussite. C'est le temps des Godard, Truffaut, Chabrol, Rohmer, Rivette, groupe issu des *Cahiers du Cinéma*. C'est également le temps de l'hebdomadaire de Pierre Boutang<sup>1</sup>, *La Nation française*. Philippe d'Hugues y tiendra la rubrique cinéma de mai 1960 à juillet 1965. Reflet du goût d'une époque tel qu'il s'exprimait pour une génération, celle précisément de la Nouvelle Vague à l'audience planétaire.

Dans ces chroniques se mêlent, s'entremêlent, se coupent ou se joignent références bienvenues, avis tranchés, parti pris si ce n'est esprit de chapelle. En un même paragraphe peuvent cohabiter Fellini, Brasillach, Tchékov et Suarès. On peut discuter sereinement du cinéma soviétique et de Dovjenko l'enraciné. Ou bien encore, de l'épopée et de la tragédie dans le western, si ce n'est s'arrêter sur le gangster défini en son temps par Bardèche et Brasillach « Le genre auquel les Américains, depuis toujours, ont sacrifié avec le plus de suite dans les idées ».

L'auteur tout à sa jeunesse et ses emballements corollaires s'essaye à l'art pugilistique sans en avoir l'air, faisant fi du dialogue de sourd des amateurs de cinéma! Pourtant comment définir un grand film? Un grand metteur en scène? Philippe d'Hugues ne s'aventure pas à nous donner une réponse. Pour le cinéma en général, il empruntera, belle pirouette, la devise de Goethe: « Poésie et vérité » et conclura: « Aucun artiste ne mérite qu'on lui sacrifie en bloc tous ceux qui l'ont précédé, et la poésie n'a jamais commencé avec Rimbaud. » Car rien n'est jamais définitif finalement, Clouzot et Carné feront les frais de films moyens quand Murnau et Eisenstein ont sacrés « génies du cinéma », définitivement. Proche de son lecteur, il lui confie ses émotions: la disparition de Nimier, l'abandon de l'Algérie... On y évoque également les acteurs de l'époque et des coups de cœur féminins, de Lucia Bosè à Anouk Aimée en passant par Haya Hararit, Marina Vlady, Betty Schneider....

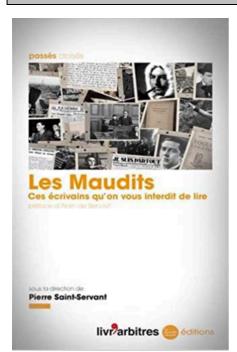
Philippe d'Hugues se révèle au fil de ces chroniques un formidable mémorialiste. Avec Michel Mourlet <sup>2</sup> le mac-mahonien, il incarne un goût sûr et tranché, mêlant l'érudition à la charge de hussard.

Livr'arbitres N°21 nouvelle série – automne 2016 Philippe d'Hugues, *Au temps de la nouvelle vague*. Éditions *Auda Isarn*, 2016

1 - Philosophe, journaliste politique. Pour aller plus loin, signalons la parution aux Éditions *Pierre-Guillaume de Roux* de l'essai de Rémi Soullié, *Pour saluer Pierre Boutang* 

2 - Michel Mourlet, Une vie en liberté, Éditions Séguier, 2016

# **LECTURE**: Les Maudits



Les Maudits. Ces écrivains qu'on vous interdit de lire, sous la direction de Pier re Saint-Servant, préface d'Alain de Benoist, *livr'arbitres*, éd. La nouvelle librairie, 2 019, 406 p., 16,90 euros. Disponible auprès des ARB.

Les « maudits », ce sont bien sûr et avant tout les écrivains épurés à la Libération, parfois condamnés à mort et exécutés : Brasillach, Drieu la Rochelle, Rebatet, Céline, Cousteau, Montherlant, Béraud, Maurras, Saint-Loup... mais également une centaine d'autres, classés en périphérie des maudits : Maurice Bardèche, Marcel Aymé, François Brigneau... ou comme maudits mineurs : Alexis Carrel, Lucien Combelle, Henri Coston, André Fraigneau, Henri Massis, Jean-Pierre Maxens, Georges Montandon, Georges Oltramare, Henri Poulain.

Pierre Saint-Servant, dans son avertissement, souligne le rôle de l'intransigeant CNE (Comité National des Écrivains) qui se chargera de dresser avec zèle la liste noire des confrères à épurer. Et de souligner, à propos de la morale qui dicte cette épuration « que ce n'est souvent pas de haute morale dont il s'agit, mais de la moraline contemporaine, pensée unique qui s'efforce de fixer les

contemporaine, pensée unique qui s'efforce de fixer les limites d'un culturellement correct. Il y a donc une littérature immorale et des auteurs indécents. Leur traque est de salubrité publique et ceux qui s'y attellent sont autorisés à se draper des oripeaux de la vertu ».

Dans sa préface Alain de Benoist relève d'abord que le terme « Maudits » est une étiquette que les intéressés ou leurs sympathisants ont pris plaisir à se qualifier eux-mêmes, ironie des épurés. « Attitude de vaincu, mais de vaincu qui n'a pas renoncé au panache! » Rédemption des esprits, l'épuration nous entraine dans le domaine du religieux. Notre ARB dresse un rapide état des lieux sur l'épuration dite « sauvage » et celle judiciaire des tribunaux, souvent d'exception. Une législation sur mesure ne reculera pas devant la violation crasse de principes fondamentaux, comme la non-rétroactivité des lois et l'individualisation des peines, mais peu importe quand la fin justifie les moyens. Parmi les premiers fusillés, Albert Lejeune, directeur de journaux, le 3 janvier 1945, suivi par l'écrivain de marine Paul Chack, le 9 janvier, et Robert Brasillach, le 6 février ; viendront ensuite Paul Ferdonnet, Jean-Hérold Paquis et Jean Luchaire. Épuration des gens de lettres qui fait suite à la publication en 1944 des « listes noires » du CNE, organisme issu de la Résistance intellectuelle en 1941 et fondé par le philosophe marxiste Georges Pulitzer, les communistes Jacques Decour et Jacques Salomon, ainsi que le FNE (Front National des Écrivains). Pour nombre d'épurés le reproche tenait souvent moins à des activités de collaboration au sens propre, que le simple fait d'avoir continué à écrire sous l'Occupation pour des motifs au demeurant fort divers. Qui se souvient que Simone de Beauvoir a travaillé à Radio-Vichy, que Jean-Paul Sartre a occupé au lycée Condorcet le poste d'un professeur juif révoqué par Vichy, avant de faire représenter Les Mouches en juin 43 et Huis clos en mai 44, qu'Elsa Triolet a publié son Cheval blanc sous l'Occupation, tandis que Paul Claudel écrivait ses célèbres « Paroles au Maréchal » et que Paul Éluard publiait des poèmes dans la NRF de Drieu. Certains se révéleront d'impitoyables épurateurs, réclamant le « juste châtiment des imposteurs et des traîtres ». Deux listes noires de mise à l'index assez hétéroclytes verront le jour ; la première compte 94 personnalités, la seconde comporte 158 noms. L'occasion parfois de solder de vieux comptes, mais notons que ces listes sont établies avant que les écrivains visés ne soient jugés par les tribunaux. La palette des talents visés est vaste. « Les épisodes les plus tragiques, précise de Benoist, ont contribué au prestige de certains : le suicide de Drieu et surtout l'exécution de Brasillach (sur le thème : « ils ont tué un poète !») n'ont pas été pour rien, il faut bien le dire, dans leur renommée posthume. (...) Robert Brasillach et Pierre Drieu la Rochelle, auteurs l'un et l'autre très prolifiques, sont évidemment d'un tout autre niveau (...). Chez Brasillach, le meilleur réside en ses souvenirs, ses témoignages et surtout ses poèmes. (...) Mauriac, dont on a un peu oublié qu'il fut la grande figure intellectuelle de l'époque (et non pas Sartre ou Camus), déclarait en 1945 tenir l'épuration pour un « mal nécessaire », mais l'a bientôt jugée « excessive ». Camus, au contraire, la trouve insuffisante. Mauriac finira par qualifier l'épuration d'« injuste », et Camus, en dépit de ses réserves, signera la demande de grâce de Brasillach. » On le sait, le procès de ce dernier durera six heures, dont 20 minutes de délibération seulement pour le condamner à mort. La disparité entre les sanctions appliquées aux collaborateurs économiques et celles qui frapperont les intellectuels a fait couler beaucoup d'encre. De Gaulle considérera le talent comme une circonstance aggravante et y trouvera la justification de son refus de gracier l'écrivain, comme il l'écrira dans ses *Mémoires de guerre* : « Dans les lettres, comme en tout, le talent est un titre de responsabilité. » Drieu, assumant pleinement sa responsabilité d'écrivain, écrira : « L'écrivain (...) ne doit pas souhaiter la mort des écrivains du camp adverse, même si leur activité lui paraît un danger mortel à la cause qu'il soutient ; mais lui doit accepter la mort au bout de ses paroles. C'est un minimum de responsabilité dont il peut se contenter. » Brasillach ne pensait pas différemment, comme le prouve son attitude irréprochable à son procès ; il contestera en revanche avoir trahi et s'en expliquera à son procès. La trahison, c'est une question de date. Et comme l'a écrit La Varende, cité par de Benoist, « le plus difficile n'est pas de faire son devoir, c'est de savoir où il se trouve ». Un devoir « qui varie grandement selon les façons de concevoir le monde auxquelles on se réfère ».

Et plus de nonante ans après, développe A. de Benoist, « les épurateurs sont toujours là. Il y a même encore de très humanistes adversaires de la peine de mort pour regretter de n'avoir pu faire partie du peleton d'exécution qui exécuta Robert Brasillach. Le fait est que, rétrospectivement (et symboliquement) parlant, on fusille toujours beaucoup, et qu'on porte sur les « maudits » des jugements beaucoup plus sévères encore qu'on en portait dans les années qui ont suivi la Libération, dans les années 1950 notamment. Vers 1960, L'Homme cet inconnu d'Alexis Carrel était l'un des succès du Livre de poche, les éditions Plon publiaient les œuvres complètes de Brasillach, les Libres propos sur la guerre et la paix de Hitler sortaient chez Flammarion, François Brigneau était édité chez Gallimard, Saint-Loup aux Presses de la Cité, Jean Mabire chez Fayard. Aujourd'hui, ce serait impensable. Pourquoi ? » Un élément de réponse est à l'évidence que la persécution des juifs durant la guerre a pris une importance centrale dans le débat, ou plutôt l'absence de débat, selon nous, attendu que l'action d'associations communautaires ont pris soin de circonscrire toute discussion aux vérités officielles au moyen d'un arsenal législatif liberticide et mémoriel.

« La renaissance d'un « antifascisme » de circonstances – en fait un simulacre d'antifascisme – a également joué un rôle. Jean-Marie Le Pen, en éditant les *Poèmes de Fresnes* de Brasillach (sur un disque où ils étaient récités par Pierre Fresnay), a de toute évidence aggravé son cas, puisqu'on y a vu, en plus d'un « aveu », un motif de plus pour dénoncer le danger qu'il faisait courir à la France. (…)»

« Mais il y a encore autre chose. On l'oublie un peu vite : Brasillach n'a pas été conduit au poteau du fort de Montrouge pour avoir soutenu des idées fascistes, pour avoir été antisémite, ni même pour avoir eu des complaisances pour l'idéologie nazie. Il a été condamné à mort et exécuté pour « intelligence avec l'ennemi ». Toute la législation de 1944-1945 qui sanctionnait les faits de collaboration ne visait pas à punir autre chose que l'« aide directe ou indirecte apportée à l'Allemagne ou à ses alliés ». Mais aujourd'hui, c'est l'inverse : Brasillach est dénoncé, non plus pour intelligence avec l'ennemi ou pour « activité antinationale caractérisée », mais pour ses idées, considérées comme détestables. En 1944, les partisans de l'épuration se présentaient comme des « patriotes » : ce qu'ils reprochaient aux collaborateurs était d'avoir manqué de patriotisme. Aujourd'hui, c'est bien le dernier reproche qu'on leur ferait, le patriotisme étant lui-même devenu sulfureux. En 1944, on ne sanctionnait pas des opinions, mais ce qui était considéré comme des actes de trahison de la nation française. Depuis, les opinions ont été transformées en délit, et cela change tout. La nuance est essentielle si l'on veut comprendre pourquoi l'épuration est toujours à l'ordre du jour. » Ce que l'on reproche aux « maudits » c'est d'avoir collaboré avec le mal. Et ce début du XXe siècle voit le retour du mot d'ordre « Mort aux confrères ». Dans son édition des 3-4 février 2018, Libération titrait « La mode collabo. Brasillach, Céline, Rebatet, Maurras. »

#### L'éternel retour des « Maudits »...

La notice consacrée à « Brasillach (1909-1945), encore un instant de bonheur » est signée sans surprise par Anne Brasié. Notre ARB nous raconte un peu de sa vie, son parcours, sa découverte du Poète de Frenes, sa rencontre avec les Bardèche et pourquoi, en 1969, elle choisit *Comme le temps passe* pour son sujet de maîtrise de lettres modernes à Nanterre. En 1987, elle publie chez Laffont le 2e volume d'une collection de biographies, dont le premier sera dû à la plume de Sipriot pour son Montherlant. Bon départ qui lui vaudra pas mal d'ennemis, mais aussi beaucoup d'amis ; un livre récompensé du prix Brasillach. Un long passage de cette notice vante les mérites de l'extraordinaire dictionnaire de l'œuvre de Robert Brasillach, rédigé par Cécile Dugas, 900 pages publiées dans les Cahiers des ARB il y a quelques années. Brasillach et la Guerre civile espagnole, le fascisme comme union des forces de la nation, l'Allemagne, Vichy, l'Occupation et des écrits foisonnants pour un écrivain fusillé à 36 ans. Un pari réussi sur quelques pages. Une seule erreur factuelle : Le procès de Brasillach a bien duré six heures et non pas vingt minutes, durée de la seule délibération.

Brasillach est encore cité dans plusieurs notices consacrées à Georges Blond, Abel Bonnard, Jacques Chardonne, Pierre-Antoine Cousteau, Jean Fontenoy, Lucien Rebatet, Marcel Aymé, Maurice Bardèche, François Brigneau, Robert Poulet, Jean Ajalbert, Pierre d'Espezel, Ramon Fernandez, Claude Jeantet, Marcel Jouhandeau, Lucien Pemjean, Henri Poulain et René Vincent.

Maxime Valérien signe la fiche consacrée à « Maurice Bardèche, 1907-1998, Bardèche face à l'épuration ». L'auteur s'appuie sur les Souvenirs parus en 1993 chez Buchet/Chastel, Suzanne et le taudis, paru en 1957 et récemment réédité et enfin Le Bardèche dans la Collection Qui suisje? chez Pardès, sous la plume de notre ARB Francis Bergeron. Le parcours de Bardèche est connu de tous : origines provinciales, école laïque républicaine, puis Paris, Normale Sup, et enfin Louis-le-Grand qui consacrera des rencontres déterminantes et des amitiés éternelles. À commencer par Brasillach, ce frère dont l'exécution le marquera à vie et l'entrainera dans la politique, lui qui sera plutôt indifférent à la politique et ne se lancera pas dans la collaboration durant la guerre, mais fera le voyage en Espagne avec Brasillach durant la guerre civile, voyage qui accouchera d'une volumineuse Histoire de la guerre d'Espagne, et écrira avec le même une inégalée Histoire du cinéma, leur passion commune. Il faut relire certaines pages de Notre avant-guerre pour comprendre cette aventure et ce qui motivera le futur auteur de Qu'estce que le fascisme ? mais aussi le grand connaisseur de Balzac, mais aussi Stendhal et Flaubert. Malgré un dossier vide, Bardèche sera victime de l'épuration et consacrera le reste de sa vie à défendre la vie et l'œuvre de Brasillach. Alors que la guerre est à peine terminée, Bardèche se lance dans une critique radicale et d'une profonde lucidité sur le procès de Nuremberg, dont il tire deux livres: Nuremberg ou la Terre promise, qui lui vaudra une condamnation, et Nuremberg II ou les faux monnayeurs, récemment réédités en un volume par KontreKultur. Dès 1951, il lance une revue qui fera date, Défense de l'Occident, qui rassemblera de nombreuses plumes parfois prestigieuses. Bien entendu, Maurice Bardèche se lancera dès la première heure dans l'aventure des Amis de Robert Brasillach, aux côtés du vaudois Pierre Favre, de Me Jacques Isorni et de ces « maudits » qui ont trouvé refuge sur les bords du lac Léman, comme le Français Henri Poulain, ou encore le Genevois Georges Oltramare, collaborateur de Radio-Paris durant la guerre sous le pseudonyme de Dieudonné. Tous deux ont droit à leur notice dans le chapitre « En périphérie des Maudits ».

Philippe Junod

# LECTURE : Le dessin animé français sous l'Occupation

Histoire politique et économique du dessin animé français sous l'occupation (1940-1944). Un âge d'0r ?

On sait, notamment grâce à l'érudition de notre ARB Philippe d'Hugues, l'importance des films françăis produits durant les « années noires »; en revanche, d'animation durant la même période nous est bien moins connu, d'où le mérite de cet ouvrage dont l'auteur a déterré des centaines de fonds d'archives provenant de France et d'Allemagne. Soucieux concurrencer l'industrie américaine du dessin animé, dont un certain ministre du Reich mesurait déjà le formidable impact sur le peuple, les Allemands favoriseront l'émergence, sous le gouvernement de Vichy, de nouvelles institutions dont le sort varié dépend parfois de rivalités



intestines et de calculs politiques. Sur plus de 300 pages, l'auteur nous entraine sur un territoire encore peu exploité, décrivant les intervenants, les volontés en présence, les motivations et les finalités du monde du dessin animé français. Alors qu'avant-guerre, une production française de qualité relevait de l'exploit face au rouleau compresseur américain, l'interdiction des productions d'Outre-Atlantique ouvre la voie à de nouvelles perspectives soutenues par la politique de Vichy qui offre des moyens de financement originaux.

Chacun se souvient de l'intérêt que portait Brasillach à cet aspect du cinéma et notamment de l'analyse très pertinente qu'il fit du *Blanche Neige* de Walt Disney. Si l'auteur d'une *Histoire du cinéma* qui fera date ne jouera aucun rôle clé sur le cinéma français durant la guerre, il est en revanche brièvement cité par un personnage de terrain entreprenant, André Sarrut, qui raconte son retour en 1941 et fustige la Direction générale du cinéma qui n'avait pas tenu ses paroles : « Paul Grimault n'est, malheureusement, pas du tout un homme de contrat ; il s'est laissé emmener en bateau effroyablement par des gens qui avaient l'intention de rendre l'équipe des Gémaux pour leur propre compte et d'éliminer Paul Grimault. (Je vous dis en gros la situation). Ces personnes étaient M. Marie (sic) et M. Brasillach (sic) qui a été intérimaire à la Direction générale du cinéma. » Sans commentaire.

« Quant à Robert Brasillach, précise plus sérieusement Roffat, il est candidat concurrent de Louis-Emile Galey à la direction du Service du cinéma en septembre 1941, mais Paul Marion, Secrétaire général de l'Information et de la Propagande depuis le 4 janvier 1941 porte son choix sur Galey. Il faut dire que Galey, ami personnel de Paul Marion, avait été nommé dès le début de l'année 1941, délégué général pour la zone occupée du secrétariat général à l'Information, « titre un peu long pour le pouvoir qu'il représentait réellement » confie l'intéressé. »

Brasillach est encore cité au sujet de la volonté allemande d'exercer, via Agfa et son procédé couleur révolutionnaire, un monopole comme fournisseur exclusif de de l'Europe. « En 1941, Robert Brasillach avait parfaitement vu juste dans ses « notes » rédigées au Service du Cinéma :

« Il est évident que les Allemands avaient, dès leur entrée en France, et ont perfectionné depuis, un plan de conquête du cinéma français, dont ils poursuivent les étapes une à une... Ce plan a une triple portée :

- 1. Acquérir le contrôle du plus important instrument de propagande en France.
- 3. Bénéficier du prestige du film français pour leur propagande à l'étranger.
- 4. (et malgré les apparences ce troisième point est d'une importance essentielle pour les Allemands) s'assurer dans l'avenir les bénéfices financiers d'une activité qui, bien organisée, doit être largement rémunératrice... ». »

L'ouvrage fourmille encore d'anecdotes et d'informations peu ou pas connues du grand public, telle l'incursion du célèbre dessinateur, caricaturiste, affichiste Albert Dubout et son équipe dans le dessin animé, Dubout qui livrera ses impressions sur un ton drôlatique

et fidèle à ses dessins à la revue *Signal*, organe de la Waffen SS, et dont les travaux orneront aux dires de certains les studios d'Hollywood et de Disney; sollicité par ces derniers, il n'a jamais donné suite. Il collaborera par contre au journal *Candide* ainsi qu'à l'élaboration de plusieurs métrages animés sous l'Occupation, dont *Anatole à la tour de Nesle* qui bénéficia de la part de la Direction générale de la Cinématographie nationale d'une participation financière jamais atteinte.

Didier Daix, créateur du fameux Professeur Nimbus, participera à la production d'*Une aventure de Nimbus*, dont le chef-animateur Jean-Pierre Delspuech soulignera toutefois qu'il « n'a rien de commun avec les Nimbus tendancieux. » Le même Daix qui refusera plus tard que son personnage soit utilisé aux fins de propagande par les Allemands.



Tome 2, Sébastien Roffat, éd. L'Harmattan, 2014.

# **REVUE**: Brasillach parmi nous

*Livr'arbitres* (n° 27, hiver 2019) poursuit son magnifique parcours et consacre son dossier central à l'auteur d'*Orages d'acier*, Ernst Jünger et aux écrivains dans la tourmente de 1914-1918. Recension du Jean Mabire dans la collection *Qui suis-je* ? chez *Pardès*. Et un bel hommage aux ARB :

« Il y a des fidélités remarquables par leur constance, par leur courage aussi et surtout. C'est le cas de l'Association des Amis de Robert Brasillach qui fête le 70e anniversaire de sa fondation, rien de moins! C'est à dire, 1948 pour la fondation, juste après la guerre, juste après l'exécution au Fort de Montrouge de l'auteur de *Comme le temps passe*, là où les blessures d'une fin de guerre fratricide n'étaient pas encore refermées. Un pays à reconstruire, une identité et des vérités à défendre devant la complaisance et la supercherie du comité national des écrivains qui allait faire la pluie et le beau temps pour de longues décennies. Il ne s'agissait pas de défendre des positions politiques qui n'étaient plus d'actualité, mais de défendre la mémoire de sincères patriotes, ardents défenseurs d'un idéal déchu. Philippe Junod, président de l'association depuis maintenant trente ans, « contre vents et marées, tente de maintenir le cap avec un équipage de plus en plus clairsemé, mais fidèle au poste » afin de faire connaître l'œuvre de l'écrivain et poète natif de Perpignan.

Le cahier qui vient de paraître est très fourni, comprenant des articles de Robert Brasillach, des citations sur l'auteur des *Poèmes de Fresnes*, des articles qu'il a écrit s'étalant de 1925 à 1944, des lettres inédites de Brasillach à son beau-frère Maurice Bardèche, un témoignage émouvant de Claude Maubourget, compagnon de cellule à la prison de Fresnes. Dès ses premières chroniques parues sous le pseudonyme « Jacques Tournebroche » en 1925 dans un journal local, *La Tribune de l'Yonne*, alors qu'il sort à peine de l'adolescence, on remarque déjà son éclectisme, sa soif de découverte, son bonheur de faire partager ses coups de cœur, son intérêt déjà vif pour le théâtre, la poésie. Tout est déjà là en germe. L'épi mûr sera fauché malheureusement trop tôt, mais ceci est un autre débat... (PW) »

# REEDITION: Les « Mémoires » de Robert Brasillach



Cécile Dugas note dans la préface que Le Journal d'un homme occupé est un livre particulier dans l'œuvre de Robert Brasillach, publié une première fois, en 1955, par les éditions Les Sept Couleurs. L'écrivain concevait ce Journal comme une suite de Notre avant-guerre, paru en 1941, qui est une œuvre achevée, ce que n'est pas le Journal, en raison de la fin tragique du grand écrivain. On y trouve des textes dont le montage a été réalisé après sa mort, organisés par son beau-frère Maurice Bardèche, selon ses instructions. Il y a là des fragments manuscrits destinés à des romans, le descriptif de la grande débâcle, ses souvenirs de captivité, des morceaux de chroniques des prisonniers de guerre parues dans Je Suis Partout et Révolution Nationale, des pages hallucinantes consacrées à la visite de Katyn, et puis un manuscrit qu'il avait intitulé « Sous les verrous de la Libération ». Brasillach, qui est un grand mémorialiste, sait comme peu d'écrivains, dépeindre l'ambiance d'une époque. Ce livre, paru chez Pardès, qui a entrepris la réédition de toute l'œuvre de Brasillach, est proprement passionnant et relativement peu connu.

#### **PARIS SE VIDE**

Brasillach raconte Paris qui s'était vidé devant l'avance allemande : « Il faisait jour depuis longtemps déjà, un petit ciel lavé et bleu, celui de ce mois de juin tout éclatant de roses et d'obus ». Quel style! Il raconte le dernier voyage qu'il avait fait pour rejoindre un nouveau poste, à la fin d'avril. Il rencontre dans un train Tixier-Vignancour qui lui raconte que tout ce qui était dit sur la campagne de Norvège était faux, que les bulletins de victoire étaient des mensonges, que la guerre allait être perdue. Tixier lui citera même ce mot du pape Pie XII que lui a rapporté un témoin direct: « Je prie pour la victoire de la France et de l'Angleterre. Et j'ai du mérite à le faire, car je ne crois pas à cette victoire ». On connait la suite. Brasillach écrit: « Tout était perdu, tout était anéanti. Amoureux d'un fascisme français à construire, pleins du rêve d'une inupesse chaptante et forte, pous regardions s'écrouler à la fois potre pation. du rêve d'une jeunesse chantante et forte, nous regardions s'écrouler à la fois notre nation et nos désirs. Mais avant l'écroulement final, le lieutenant Brasillach ainsi que ses semblables de Je Suis Partout avaient eu quelques soucis et avaient été interrogés et embastillés par la police du ministre de l'Intérieur, Georges Mandel, un furieux antifasciste, avant d'être libérés et renvoyés au front. Pensez : JSP était un journal fasciste. De là à les soupçonner d'être des Mata-Hari en pantalon, le pas (de l'oie) fut allègrement franchi... Brasillach commentera plus tard : « Je crois assez à l'ironie de la Providence, et il est possible que je sois bientôt le seul Français à être sorti des prisons de M. Mandel pour entrer presque directement dans celles de la Wehrmacht ». Car Brasillach, comme nous le verrons plus loin, sera fait prisonnier par la Wehrmacht. Mais rejoindre son unité n'est pas chose facile. Il raconte, et c'est saisissant : « En passant devant la gare Montparnasse, tout à l'heure, j'étais tombé sur un embouteillage effroyable où tout ce que Paris possédait encore de voitures semblait s'être donné rendez-vous. Les guichets fermés, la foule assiégeait les portillons, hurlait d'angoisse et de colère, prenaît d'assaut le moindre tortillard qui les rapprocherait de l'ouest, fût-ce de vingt kilomètres. C'est là sans doute que je sentis la défaite promise annoncée le plus clairement. Des bourgeois exténués, devenus, à force de fatigue et d'épouvante, des espèces de porte-faix ployant sous les valises et les vieux cabas en tapisserie exhumés des placards, de petites vieilles hallucinées, ballottées de l'un à l'autre, déjà égarées comme un colis encombrant, des enfants soudain paisibles et goguenards qui jouaient entre les chariots de fer, et recevaient deux claques exaspérées pour le crime d'avoir confondu l'exode et les vacances, tout cela, dans ce décor de départ pour les bains de mer, sous le soleil couchant des journées clémentes, avait un aspect à la fois miteux, insolite et effrayant. Et tout à coup, dépassé cet îlot de tumulte empli du fracas des cloches et des appels, les avenues désertes d'un dimanche étrange, à nouveau Paris abandonné ».

## LES BIDETS DES DEMOISELLES DU TÉLÉPHONE

La débâcle militaire va entraîner l'évacuation des biens militaires les plus essentiels, des archives les plus précieuses. Parmi elles, des centaines de pages de compte rendus de semaines, où est écrit « néant ». Brasillach raconte : « On avait passé quarante-huit heures à ranger, à étiqueter et à ficeler les états « néant », les comptes rendus de semaines, les 'Situations décadaires' ». « Solennellement, d'étranges objets furent transportés vers le camion où s'entassaient déjà des bancs, des tables, des mallettes, des cartons en vrac, des caisses, des paravents et des tabourets. Je m'approchai : c'étaient quinze bidets d'émail, les bidets des demoiselles du téléphone ».

On comprend Brasillach quand il raconte que « le souvenir des bidets de l'état-major » l'a « longtemps poursuivi durant le voyage comme un témoignage particulièrement rabelaisien de l'ironie des choses ». Un brave soldat s'était autorisé à commenter : « Matériel militaire 1940, c'est peut-être pour cela, mon lieutenant, que nous perdrons la guerre »... « Nous nous laissions balloter par les événements », dit l'auteur, qui raconte la retraite, ces « villages légèrement émoustillés par la présence de tant de soldats, et sans doute vaguement en proie à ce que Lucien Rebatet nomme l'Eros des désastres ». Et puis, on venait d'apprendre la chute de Metz, de Dijon, le franchissement du Rhin à Neuf-Brisach. C'était la fin, l'intervention du Maréchal Pétain à la radio, la demande d'armistice. Certains esprits acérés ne manquèrent pas de le commenter : c'était un faux de la radio allemande pour décourager les combattants. Jamais Pétain n'aurait demandé l'armistice ». Certains officiers ne font pas vraiment honneur à honneur, en ce jour de défaite de l'armée française. Brasillach, profondément choqué, raconte cette scéne à laquelle il a assisté : « Je revois encore ce spectacle, ce soldat deboût et éreinté, qui attendait une réponse lente à venir, en contemplant de ses yeux cernés, sans rien dire, cette demi-douzaine d'officiers français qui prenaient leur temps et buvaient le champagne en plein air le jour de la défaite. J'imagine que les mêmes, aujourd'hui, sont gaullistes et revanchards ». L'auteur raconte aussi cet épisode où des officiers d'état-major se décernaient des citations et couraient déterrer le stock de croix de guerre enterré dans un bois. Brasillach relève le nombre infime d'officiers qui seront prisonniers par rapport aux soldats, beaucoup ayant déguerpi en abandonnant leurs troupes. Et d'ajouter : « Il y a déjà longtemps que je pensais que l'abaissement démocratique avait atteint plus profondément qu'on ne croyait le corps et l'âme de l'armée française ».

#### LA CAPTIVITÉ

Robert Brasillach va, comme des centaines de milliers de soldats français, connaître la captivité dans des stalags en Allemagne. Une captivité qu'il décrit comme douce, où les informations circulent au gré de l'arrivée du courrier et où les bobards s'en donnent à cœur joie. On prétendait notamment que des centaines de milliers d'Allemands s'étaient noyés en essayant de traverser la Manche, et que les drapeaux étaient en berne sur tous les édifices publics allemands. Leur libération constitue, évidemment, un des grands phantasmes des prisonniers. On apprend que les bistrots seraient fermés en France du 1er au 15 août. On en déduit qu'il s'agit d'une preuve évidente que les autorités voulaient éviter les excès dus à la joie du retour. Brasillach évoque aussi la Révolution nationale, « cette incertaine et bizarre aventure » : « Quant à nous, fascistes pleins d'illusions, nous fimes comme tous les Français, avec en plus l'excuse de la captivité, nous crûmes à la Révolution nationale pour au moins deux mois ». Brasillach observe ceux qui l'entourent, notant que « dans le désastre, beaucoup n'abandonnaient rien de leurs prérogatives, de leurs préjugés » et ajoute : « Les fautes bourgeoises me choquent plus que les fautes prolétariennes, car les bourgeois ont reçu l'éducation et prétendent à être des chefs ». L'affreux esprit bourgeois... Il voit, deux ou trois fois par jour, une petite troupe de soldats allemands traverser la ville de Neuf-Brisach, en Alsace, où il est prisonnier, avant de rejoindre un stalag. « En rangs serrés, au pas cadencé, ils chantaient. Pour beaucoup de Français, c'était un étonnement de découvrir les beaux chants graves de l'armée allemande, leur lenteur, la perfection de ces chœurs d'hommes ». Et puis, direction ce camp en Westphalie. Le voyagé, des centaines de kilomètres, permit de voir que la « plus gigantesque puissance du monde étalait intacts ses trésors » contrairement aux bobards diffusés par la propagande qui expliquait qu'il ne restait plus pierre sur pierre de Ludwigshaffen après les bombardements de l'armée anglaise. Et puis, voici l'arrivée à destination : « Devant nous, des barbelés, des baraques, des tentes et de hauts postes de guetteurs sur des piliers de bois. Tout cela noyé dans une pénombre cotonneuse, huilé d'une bouillasse vague et suintante, au bord de fossés de sable noir, de champs à l'herbe rare. » Les officiers, qui ne sont astreints à aucun travail, cherchent à tuer le temps. On organise des cours de langue; d'espagnol, d'allemand, de russe, d'arabe, d'italien. Il y aura même un cours de pêche à la ligne, avec un seau d'eau pour les démonstrations! Le théâtre rencontre un franc succès. On y joue Hamlet, Tartuffe, Phèdre, On ne badine pas avec l'amour. On y organise des séances de musique et de poésie sur le XVIIIème siècle français, avec du Couperin, le mariage de Figaro. Deux millions d'hommes vont vivre dans ces camps, qui ne sont certes pas des camps de la mort, comme le furent certains camps de prisonniers allemands au lendemain de la défaite. Les prisonniers français garderont, dit Brasillach, le souvenir de cette « camaraderie des camps ». L'auteur écrit : « Nous aurons créé une communauté, et nous aurons parfois espéré, vaguement, que cette communauté pourrait être le modèle d'une communauté nationale ou universelle plus tard ». Au bout d'un an de captivité, Robert Brasillach va être libéré, suite aux multiples interventions de ses amis auprès des autorités allemandes.

## LE TEMPS DU RUTABAGA ET DES HUÎTRES

Brasillach raconte son premier hiver : « Une vague de morale passait sur le pays. On croyait à la Révolution nationale. Le charbon était introuvable, autant que le bois. Le gel faisait éclater les tuyauteries et les hôtels se transformaient en frigidaires. Le ravitaillement paraissait comporter des difficultés insurmontables. C'était l'époque des files d'attente interminables, de cinq ou six cent personnes. On se faisait répéter sa leçon d'allemand, car la mode était d'apprendre cette langue. La

température était tombée à vingt degrés au-dessous de zéro ». Suit cette étonnante information : « On mangeait des huîtres, cuites ou vivantes, en quantité considérable ; elles ne coûtaient que trois ou quatre francs la douzaine ». Et puis, « c'était le temps des rutabagas ; les paysans de Bretagne, disait-on, gardaient les pommes de terre pour les cochons et envoyaient le rutabaga à Paris ». Mais, comme les Parisiens sont débrouillards, « des camions entiers chargés de jambon entraient chaque jour dans Paris au mépris de toutes lois, et tous les paysans pratiquaient l'abattage clandestin ».

# VOYAGE À WEIMAR ET À BERLIN

Invité par les autorités allemandes, Brasillach se rendra, accompagné d'André Fraigneau, Marcel Jouhandeau, Jacques Chardonne, Drieu La Rochelle et Ramon Fernandez, en Allemagne: un voyage qui pèsera lourd lors de son procès. Ils y rencontreront des écrivains issus de tous les pays européens. Il visitera Weimar et la maison de Goethe, lui qui aime ces « maisons », ces lieux « où l'on s'attend toujours à voir entrer quelque propriétaire oublieux de sa propre mort et de son propre siècle ». Il y découvre son cabinet de travail, « obscur et faustien, encombré de livres », sa chambre modeste, « presque sordide », meublée d'un petit lit, et d'un fauteuil : le fauteuil où il est mort assis, le régard tourné vers l'étroite et sombre fenêtre. Ses dernières paroles furent : « Mehr Licht » (plus de lumière !) Brasillach aime « l'Allemagne de Nerval, avec ses mythes et ses magies, ce vieux cimetière où reposent Goethe et Schiller, où sont les vieilles tombes, dalles rompues, stèles penchées, croix en désordre dans les buissons, sous les feuilles mortes et les aiguilles de pin. Une paix merveilleuse monte de cette terre, dans les couleurs sombres et dorées de l'automne ». Et puis, voici Berlin. Les dégâts causés par la Royal Air Force sont encore bien minces. Partout l'on bâtit. Il s'agit, selon les vœux du Führer, de construire la capitale du monde, qui portera le nom de Germania. Brasillach visitera la nouvelle chancellerie, mais l'architecture extérieure ne l'enthousiasme pas vraiment : beaucoup trop froid. Mais la décoration intérieure lui paraît splendide. Et puis, il y a, dans le patio sévère, ces deux grandes statues masculines, représentant l'Armée, qui tient l'épée, et le Parti qui tient la torche. Elles sont l'œuvre du « sculpteur officiel » du Reich, Arno Breker, que l'auteur va rencontrer. Il a à peine quarante ans, parle à la perfection notre langue; il a vécu sept ans en France et a été l'élève de Rodin et de Bourdelle. Et puis, « il est d'une simplicité et d'une jeunesse extraordinaires ». Robert Brasillach conclut l'article relatant son voyage, paru dans Je Suis Partout le 8 novembre 1941, par ces mots : « Chaque pays a son visage particulier, qu'il n'est point question de rendre semblable aux autres : mais au-delà des différences, il y a quelques lois universelles. La plus rigoureuse d'entre elles est la nécessité de conserver, si l'on veut vivre, l'esprit éternel de la jeunesse créatrice ».

#### DANS L'ENFER DE KATYN

Invité par le ministre de Brinon à l'accompagner sur le front de l'est, afin de rendre visite aux légionnaires français contre le bolchevisme, il va pouvoir se rendre à Katyn, où des milliers d'officiers polonais avaient été massacrés par les soviétiques, puis enterrés dans de gigantesques fosses communes. La propagande du régime avait désigné les Allemands comme responsables de cette abomination, version obligatoire, confirmée bien sûr au procès de Nuremberg. Le titre de l'article de Brasillach, paru les 16 et 23 juillet 1943 dans JSP est : « J'ai vu Katyn ». Il en fait une description hallucinante : « J'ai contemplé le paysage, respiré l'odeur abominable, j'ai marché à travers les sentiers du petit bois qui recouvre tant de cadavres, j'ai regardé, dans le vent du matin, les grandes fosses de terre ocrée, les arbres sauvages, les buissons ». Cette odeur, toujours cette odeur... Il y a là, « cet entassement régulier, couche par couche, aussi méthodique qu'un entassement de conserves. Il est là, ce hareng sec et monstrueux, arraché à la gélatine des autres corps. Ses côtes saillent comme des arêtes sous les vêtements ». Brasillach écrit : « Je voudrais faire passer un peu de cette odeur à travers les fumées d'encens des archevêques bolchevisants. Odeur massive, odeur noire et âcre, inoubliable odeur de charnier. Quelque chose de vivant comme une bête, longuement pourri dans cette terre qui n'abime pas trop les cadavres. Ils sont là, pressés et compacts, et d'eux monte cette chose qu'on pourrait cerner, qu'on pourrait tenir dans ses mains, tant elle est lourde. Le vent parfois la jette à nos visages, et on a envie de s'essuyer, tant elle est gluante. Mais ce n'est qu'une odeur. La viande pourrie, le gibier grouillant de vermine, le suint des étables longuement fermées, la vomissure, les vieilles gangrènes purulentes, semblent se mêler tour à tour dans un atroce composé amer. Peut-être est-ce le poisson avarié que cela nous rappelle le plus. Mais un banc énorme de poissons, pourri dans l'âcreté marine, avec des relents d'abcès crevés, de sanies purulentes, de plaies vertes où coulent des toxines. Toute la journée, nous traînerons avec nous, sur nos vêtements, à nos chaussures, cet innommable souvenir gras, indélébile et puant ». Comment ne pas penser, en lisant ces lignes hallucinées aux peintres Jérôme Bosch et à Goya, ou aux plus grands écrivains de la littérature fantastique et d'horreur, tels H.P. Lovecraft ou Stephen King (lisez Simetierre!)? Robert Brasillach, profondément choqué, relève que « nulle part à l'étranger, et même au Vatican, on n'a entendu un cardinal ou un évêque élever la voix pour condamner ce massacre de catholiques. L'épiscopat français s'est tu, lui qui aime tant parler ». Et d'aiouter : « L'Église manque d'hommes » Brasillach poto : « Ce charnier épouvantable donne la d'ajouter : « L'Église manque d'hommes ». Brasillach note : « Ce charnier épouvantable donne la mesure de ce qui pourrait nous attendre tous. Si la barrière de l'Occident venait à crever, les abbés rouges dormiraient à côté des riches gaullistes aussi bien que des collaborateurs tièdes ou

convaincus. Et l'odeur de Katyn monterait alors de Fontainebleau ou de la Loire ». Quelle lucidité!

#### LA CATASTROPHE

« L'été de 1944 venait, avec ses brumes, avec ses pluies, avec ses bombes » Tout le monde espère ou redoute un débarquement : « La France entière semblait révoltée, livrée aux pillages, aux assassinats en série. Le ravitaillement devenait de jour en jour plus difficile, le marché noir augmentait ses prix. Il n'y avait plus à Paris qu'une heure et demie de gaz par jour. La moitié des stations de métro étaient fermées ». Arrive le débarquement. A la fin juin, le ministre de l'Information, Philippe Henriot est assassiné. Une foule énorme se presse rue de Solferino, émue aux larmes, pour saluer le corps. Brasillach note amèrement : « Je pense aujourd'hui que la même foule, deux mois plus tard, avait hardiment changé d'attitude. Les hommes sont pariables ». Les camions de ravitaillement sont munis de drapeaux blancs cionalent leur variables ». Les camions de ravitaillement sont munis de drapeaux blancs, signalant leur caractère civil. Brasillach cite « le plus beau mot d'enfant né en 1940 qu'il connaisse », celui de son petit-neveu, qui avait quatre ans, qui déclare à sa mère : « J'ai vu un drapeau français » ; « Comment-est-ce fait, un drapeau français ? », demande sa mère ; réponse du gamin : « C'est un drapeau blanc, pardi! ». Quand on dit que la vérité sort de la bouche des enfants... Les derniers jours à Paris sous l'occupation allemande furent extraordinaires, écrit l'auteur : « On devinait à chaque pas la catastrophe sans visage, on pouvait tout craindre, la mort, l'émeute, les bombes, la ville r'asée, et pourtant il faisait un ciel merveilleux, les femmes étaient adorables, et on s'arrêtait, parfois, devant les paysages les plus magiques, le Seine, le Louvre, Notre-Dame, en se demandant ce que tout cela deviendrait demain ». Curieusement, il y a encore quelques rares théâtres qui fonctionnent, ceux « éclairés à la lumière du jour ». On y jouait « deux pièces désespérées et noires », Antigone de Jean-Anouilh, et... Huis clos de Jean-Paul Sartre! Incroyable... Brasillach rencontre chaque jour son ami Well Allot (François Brigneau), « qui a eu l'idée saugrenue d'entrer dans la Milice en juin ». Quelle extravagance, courageuse, cortes l'Brasillach avoit décidé de pa pass quitter la François després des Alliés et de certes! Brasillach avait décidé de ne pas quitter la France devant l'avance des Alliés et de se mettre à 'abri pendant ce qu'il nommaît les prévisibles « journées rouges ». Après tout, note-t-il, « des Juifs avaient vécu enfermés dans des placards pendant près de quatre ans. Pourquoi ne pas les imiter? ». Brasillach avait une planque: une chambre de bonne, avec des provisions pour trois mois, au dernier étage d'une vieille maison. Drieu, lui, va tenter de s'empoisonner. Brasillach note : « Je connaissais trop l'écrivain pour être sûr que ce n'était pas par lâcheté. Il avait vu s'écrouler son rêve d'une Europe unie, d'un monde socialiste et national ». Et puis, un beau matin, « le métro s'arrêta, avec les trains de banlieue. En même temps les bureaux de poste abaissèrent leur rideau de fer ». Brasillach va vivre la « Libération » durant un mois dans une solitude absolue, dans sa mansarde, où l'eau courante est loin, dans le couloir. Il se nourrit de nouilles, qui sont, dit-il avec humour « peu comestibles à l'état de crudité ». Bientôt 300 000 Français vont être jetés dans les geôles de leur république. L'auteur écrit : « Décidément, la Première République avait éternellement sur les mains le sang d'André Chénier et le sang de Lavoisier. La Quatrième désirait la dépasser ». Sombre et, malheureusement, si juste prédiction... Robert Brasillach va apprendre le 1er septembre au soir l'arrestation de sa mère et de son boau frère Maurice Bardèche. Il en fut désempéré et soir l'arrestation de sa mère et de son beau-frère Maurice Bardèche. Il en fut désespéré, et décida d'aller se constituer prisonnier. Belle, mais funeste décision... il traverse une dernière fois Paris, pour aller se livrer au Quai des Orfèvres. Il écrira ces phrases bouleversantes: « Paris est beau, quand on va le quitter. J'entrai chez un coiffeur, je traversai le boulevard Saint-Germain, où je vis passer des voitures américaines, je suivis un instant les quais, je saluai de loin Notre-Dame et Saint-Michel, le décor charmant et gris de ma jeunesse. Dans combien de temps les retrouverai-je? Et les retrouverai-je jamais? Tout cela était beau, je l'avais bien aimé... »

#### LA PRISON

Suivront les interrogatoires, les prisons, dont Fresnes, et les camps. Brasillach note : « De la semaine de libération à Paris, on faisait un mythe absolument opposé à la réalité, une magnifique insurrection en sabots, une légende d'Épinal, avec comédiennes du Théâtre-Français aux barricades et poètes à fusil en bandoulière : Tout cela était stupide ». Bien sûr, la lâcheté des hommes est omniprésente. Bien peu avaient le courage d'avouer avoir été « collaborationnistes ». « Ils s'étaient inscrits à la Milice pour ne pas partir pour l'Allemagne, aux Partis pour trouver une place, personne n'avait jamais connu d'Allemands, personne n'avait jamais connu d'Allemands. » « Tant de prudence me dégoûtait fort », dit Brasillach. Avec son avocat, Me Isorni, « subtil et ardent », il décide de ne rien renier lors de son procès. Il note : « Un peu trop de détenus, à mon gré, jouaient la carte inutile du repentir, ou faisaient les imbéciles qui n'ont rien compris à ce qu'on leur ordonnait ». La répression se faisait féroce. L'écrivain et journaliste George s Suarez, « vieux gamin de Paris, léger et gentil, collaborationniste d'avant-



garde », essuyait les plâtres : la mort. De Gaulle, l'homme épris de l'odeur du sang, refusa sa grâce, le jour où il 'accordait à Maurice Thorez, condamné en 1939 pour désertion devant l'ennemi. Puis ce fut le tour de Paul Chack, et de tant d'autres. Robert Brasillach évoque ceux qui ont su se tenir, tel le policier Lafont qui œuvrait rue Lauriston et qui eut ce mot : « J'ai vécu dix vies, je peux bien en perdre une ». Parmi ceux qui osent écrire des mots de sympathie en faveur de Brasillach, il y a Marcel Aymé, qui écrit « une lettre exquise et enthousiaste », Claudel et Valéry, qu'il connaissait peu, Thierry Maulnier qui oubliait ce que Brasillach avait pu écrire de méchant sur son compte depuis dix ans, mais il y a aussi ceux qui préférèrent oublier leur ancien ami. Ce fut le cas de Colette qui ne voulut pas se souvenir que Brasillach avait fait quelques démarches auprès de l'Institut allemand en faveur de son mari qui avait été arrêté parce que juif. Brasillach vécut, en attendant de comparaître, un bien sinistre mois de novembre. Il y a trente ans, son père, officier, avait été tué au combat, au Maroc, dans la plaine d'El Herri. Il écrit : « Je pensais à mes morts : ils étaient auprès de moi, et je crois aux morts et aux puissances invisibles ». Vient la condamnation à mort : « L'année courait à sa fin. Les derniers jours en furent tristes. Un froid noir était tombé ». Il raconte cependant quelques scènes cocasses, au moment de l'offensive des Ardennes : « La France fut saisie d'une terreur intense. Les Juis préparèrent leurs passeports. A Fresnes, ceux qui avaient juré avoir toujours fait partie de la Résistance, renié l'Allemagne et le maréchal Pétain pâlissaient à l'idée qu'on pourrait leur demander des comptes différents. Il y eut quelques jours d'une atmosphère assez prodigieuse ».

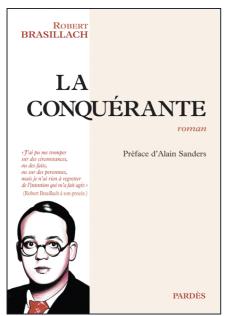
C'est bientôt la fin. Il fait froid dans sa cellule : Il faisait maintenant douze ou quinze degrés au-dessous de zéro. Les carreaux étaient gelés à l'intérieur de la cellule. Une neige lourde couvrait la campagne et les toits ». Robert Brasillach écrit : « Cependant, je crois n'avoir jamais perdu, le jour au moins, la gaieté nécessaire à la vie. Tout me paraissait d'une absurdité prodigieuse, et les hommes dans leur ensemble, lâches et méchants. Mais comment oublier tant de dévouements et tant d'amitiés ? » Il se souvient : « Mon passé avait été beau. Il m'apportait dans l'ombre ses joies et ses réconforts. Je revoyais parfois les paysages que j'avais aimés, je me retrouvais avec Maurice (Bardèche) et Suzanne (sa sœur, épouse de Bardèche) campant aux pieds des palmiers dans le sud torride de l'Espagne. Je revoyais Bruges et Florence, et la place Djemaa el Fna de Marrakech où j'aurais voulu mener les petits enfants ».

Robert Brasillach fut assassiné le six février 1945, De Gaulle ayant refusé de le gracier...

Robert Spieler, Rivarol n°3413, 26.2.2020

*Journal d'un homme occupé*, de Robert Brasillach, préface de Cécile Dugas, Éditions *Pardès*, 330 pages, 24 euros, disponible auprès des ARB

# REEDITION: La Conquérante (suite):



Depuis plusieurs années, les éditions *Pardès* poursuivent sans répit leur feuille de route visant à conserver la mémoire littéraire des grandes plumes françaises. Ainsi, l'éditeur propose-t-il la réédition de l'œuvre de l'écrivain surdoué, Robert Brasillach. Grâce au dernier titre paru, *La Conquérante*, initialement publié en 1943, Brasillach sort de son cher Paris pour rejoindre le Maroc.

Brasillach, dans ce roman ensoleillé au ton sensiblement différent de celui de ses autres écrits, parvient à mêler avec réussite, souvenirs familiaux, inspirations littéraires, références historiques, l'ensemble enveloppé par son talent de conteur merveilleux.

L'action se déroule en 1913, Brigitte Lenoir, jeune provinciale de vingt ans, part rejoindre son père au Maroc, alors confronté à l'instabilité et aux révoltes.

Brigitte doit affronter bien des épreuves dans ce pays inconnu, dont la mort de son père, mais en poursuivant l'œuvre paternelle, elle apprend à aimer cette terre de défricheurs et de conquérants. A travers le parcours de sa jeune héroïne, Brasillach nous entraîne visiter Rabat, Salé, Marrakech, Fès, Casablanca... et (re)découvrir la haute et noble figure du maréchal Lyautey.

infos75 (23 octobre 2018)

# **REEDITION**: Les Sept Couleurs



77880 – Grez-sur-Loing Tel.: 01.64.28.53.38

Email: sarl.pardes@orange.fr

# Nouveauté

Littérature Avant-Guerre ALLEMAGNE ESPAGNE

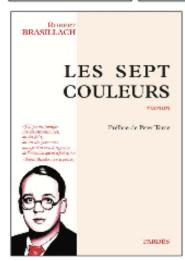
> Parution août 2019

# LES SEPT **COULEURS**

Robert Brasillach 15x21,5 - 272 p. - 20 €

ISBN 978-2-86714-499-8





#### ROBERT BRASILLACH (1909-1945)

Romancier (La Conquérante, Comme le temps passe), critique littéraire (Portraits), spectateur infatigable (Histoire du cinéma, Animateurs de théâtre), chroniqueur de son temps (Histoire de la guerre d'Espagne, Journal d'un homme occupé), journaliste engagé (Je suis partout), dramaturge (Domrémy, La Reine de Césarée), poète (Poèmes de Fresnes), Brasillach s'est essayé dans tous les genres avec une égale réussite. Il appartient au paysage littéraire français du XXe siècle. L'ensemble de son œuvre constitue un véritable monument de la littérature française et il est impossible aujourd'hui de l'ignorer.

« Tai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir.» (Robert Brasillach à son procès.)

Les Sept Couleurs sont une des plus belles réussites de Robert Brasillach, une œuvre de sa maturité littéraire. D'une grande virtuosité technique, elle était en piste pour le prix Goncourt de 1939. Ceux et celles qui n'y ont vu qu'un hymne à la «joie fasciste « sont passés à côté de bien des merveilles. Certes, s'y manifeste l'enthousiasme pour les deux idéologies du siècle dernier (à savoir : le communisme et, surtout, le fascisme, ce «mal du siècle»), mais le lecteur y trouve aussi : la nostalgie de la jeunesse, la fuite inexorable du temps, le charme du Paris d'avantguerre, l'amour, la délicatesse des sentiments, les amitiés francoallemandes, l'Europe des années 1920 et 1930, et le rôle du hasard, voire de la prédestination, dans la vie, tous éléments qui sont évoqués dans une belle prose lyrique et enchanteresse.

Les Sept Couleurs représentent une rupture dans l'œuvre de Robert Brasillach. C'est la fin d'une certaine « esthétique » et un appel d'urgence pour un «changement de route». Selon Brasillach, l'Europe, France comprise, en crise dans les années 1938-1939, réclamait ce «changement», que ce soit dans le domaine politique, militaire ou culturel. Lorsque l'invasion et l'occupation de la France interviendront en 1940, il sera déjà trop tard. Alors que Les Captifs (1939-1941) resteront inachevés, les deux romans de Robert Brasillach qui suivent - La Conquérante (1943) et Six heures à perdre (1944) – seront incontestablement plus classiques, moins expérimentaux, moins révolutionnaires et moins novateurs.

Dans une certaine mesure, ce roman reste d'une brûlante actualité: l'engagement de la jeunesse dans des causes problématiques ou discutables est de toutes les époques de l'Histoire. Le climat politico-économique des années 1930 ressemble, par certains aspects, à notre époque d'incertitudes idéologiques, sociales, économiques et religieuses.

## SOMMAIRE

Préface de Peter Tame Bibliographie

« Tous ceux qui ont réfléchi à la technique du roman [...]»

I. – Récit

II. - Lettres

III. - Journal

IV. – Réflexions

V. – Dialogue

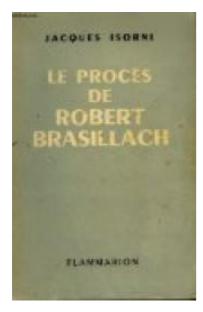
VI. – Documents

VII. - Discours

LE PRÉENCIER Peter Tame

Lauréat du prix Robert Brasillach en 1980. A publié La Mystique du fascisme dans l'œuvre de Robert Brasillach (Nouvelles Éditions Latines, 1986), The Ideological Hero in the Novels of Robert Brasillach, Roger Vailland, and André Malraux (Peter Lang, 1998) et une traduction en anglais annotée et indexée des mémoires de Robert Brasillach, Notre avant-guerre : Before the War (Mellen, 2003).

# PREFACE : Le Procès de Robert Brasillach par Jacques Isorni



# Préface de Maurice Bardèche pour la version italienne, février 1983

Il est inutile, je pense, de retracer pour des lecteurs italiens la vie si brève de Robert Brasillach que le beau livre de Giorgio Almirante leur a déjà exposée. Les principales phases en sont, du reste énumérées dans son procès. Il suffit qu'on sache qu'il était déjà, à trente-cinq ans, l'âge où commencent la plupart des carrières littéraires, l'écrivain le plus doué et le plus célèbre de sa génération. C'est tout ce qui importe.

On sait aussi qu'il se livre volontairement, se présentant lui-même à la Préfecture de Police, lorsqu'il apprit que sa mère, qu'il adorait, avait été arrêtée à sa place. Elle fut, en effet, libérée le lendemain de son arrestation, libération qui ne fut pas la conséquence administrative directe du geste de son fils, mais qui eut lieu sur l'initiative d'un jeune officier qui venait d'apprendre la nouvelle par la radio, et qui en comprit toute la gravité. Il fut envoyé sur le front quelques jours plus tard.

Ce ne sont pas ces faits, connus aujourd'hui de tous, que je veux commenter, mais la signification de ce procès. Ce fut, parmi tous les procès de Cours de Justice, un procès presque unique : en tous cas, un procès capital, parce qu'il était symbolique. Car, ce n'étaient pas des actes qu'on lui reprochait, mais uniquement des opinions. Il n'y a rien d'autre dans ce procès si clair, si translucide : ni argent, ni compromission parce qu'il était à l'écart des pouvoirs et des puissants. On lui reprochait des phrases. On verra qu'il n'y a rien d'autre dans le réquisitoire qui fut prononcé contre lui. Mais justement, c'est cela qui a fait de son procès le plus grave de tous.

On a souvent mal compris et surtout mal présenté le sens de ce procès. Une brochure parue en Italie en 1946 exprimait bien, par son titre même, cette altération du symbole. <u>Hanno fucilato un poeta</u>, disait le titre. C'était vrai, mais ce n'était qu'une circonstance. Ce qui était grave, c'était d'avoir fusillé une conscience.

L'écrivain n'est pas seulement un poète, c'est-à-dire, en réalité, une âme folle, une âme féminine dont les rêves enchantent, mais importent peu : quand il touche à certains débats collectifs, l'écrivain est aussi un docteur, mission grave, mission de responsabilités, dont il doit accepter les conséquences. C'est l'honneur de l'écrivain de ne pas se refuser à cette charge. Il a le droit d'être un joueur de quilles, comme disait Malherbe, et alors, il n'est que cela, il n'est autre chose qu'un amuseur. S'il prétend être une voix, la voix de sa vérité ou simplement de son indignation, il doit non seulement accepter, mais revendiquer l'organisation qu'il s'est lui-même donnée. Et c'est ce que fit Robert Brasillach dans toutes ses réponses au cours de ce procès.

Ce qui est en question dans ce procès, ce ne sont pas des circonstances atténuantes, mais un droit, Et c'est ce qui lui confère, à cette date, un caractère symbolique. Car il s'agissait, pour ceux qui venaient de prendre le pouvoir, d'affirmer et de faire affirmer que la France était là où se trouvait De Gaulle, qu'elle était en guerre puisque De Gaulle était en guerre et que quiconque pensait autrement était contre la France. En face d'eux, et pour la première fois publiquement, Brasillach ne s'excusait pas, ne se dérobait pas derrière le « droit à l'erreur », mais affirmait que la France était là où se trouvait le gouvernement légal de la France et qu'on avait le droit de penser selon les directives de ce gouvernement légal d'en tirer les conséquences. Dans ce procès, c'était donc, en fait, une nouvelle conscience collective installée par la victoire des armées alliées qui abrogeait une conscience nationale précédente et, par l'intermédiaire de ses juges, la dépossédait et la condamnait. Il n'y avait pas de circonstances atténuantes possibles. Les jurés, tous choisis parmi les résistants, ne pouvaient qu'absoudre ou condamner. S'ils répondaient « non coupable », c'était leur propre conscience qu'ils reniaient, s'ils répondaient « coupable », c'était la condamnation. C'était déjà le procès Pétain.

C'est le fond de ce procès. Il fallait « avoir raison » : c'est-à-dire substituer une certaine vision de la guerre à ce qui s'était passé réellement, imposer une certaine optique de l'histoire. D'où le mot du Président à la sortie de l'audience que note Jacques Isorni : « Dans un tel procès, il ne pouvait y avoir que l'acquittement ou la mort ».

C'était, en effet, la raison d'État qui exigeait la condamnation. Or, la raison d'État, que ce soit en France ou en URSS, que ce soit en Allemagne ou en Italie, se résume à un mot : L'État ne peut pas avoir tort- surtout celui qui s'est imposé par la force. Car si des juges ou des jurés acquittent l'écrivain qui lui a donné tort, ils donnent tort à l'État par ce verdict même et lui retirent, par conséquent, sa légitimité.

Je ne crois pas non plus que ce soient des raisons subalternes ou des circonstances qui amenèrent le général De Gaulle à refuser la grâce. Cette « raison d'État » qu'il évoqua lui-même à ce propos était sa préoccupation capitale à ce moment. Il ne se regardait pas comme un chef militaire auquel la victoire avait donné le pouvoir, mais il avait de lui-même une vision mystique, il avait été l'incarnation de la France, il avait été lui-même « la France ». Et il voyait avec colère que des esprits faibles, des sentimentaux, hésitaient à lui reconnaitre cette onction sacrée, que certains même lui conseillaient, lui demandaient, une indulgence qu'il était seul à pouvoir accorder : qu'il pouvait, certes, accorder à des exécutants, à des égarés, mais qu'il était infiniment plus grave d'accorder à des hérétiques, à ceux qui s'étaient dressés devant lui et qui refusaient de se renier. Aussi la pétition en faveur de Robert Brasillach que signèrent tous les écrivains français ne fut-elle pas un moyen de l'émouvoir. Ces suppliants n'étaient à ses yeux que des consciences déchirées alors qu'il lui fallait des « croyants ». Ils ne comprenaient pas le crime de lèse-majesté.

Les derniers jours de Robert Brasillach dans sa cellule furent des jours de recueillement et aussi d'espoir : espoir dans cette vie qu'il aimait tant, espoir dans l'au-delà de la vie. Les cellules des condamnés à mort sont situées dans un quartier spécial de la prison de Fresnes.

Le condamné est vêtu d'une tenue de prisonnier et enchaîné. C'est pendant ces journées que Robert Brasillach écrivit, sur les petites feuilles quadrillées d'un carnet, ces émouvants poèmes de Fresnes qu'il remettait à son avocat lors de ses visites. Cette acceptation chrétienne du destin -et de la mort- fut le dernier son de cette âme si pure, et, sous ses violences, si généreuse. A la fin, chaque soir, il lisait dans les Évangiles, le récit de la passion.

Sa mort ne fut pas saluée par des cris de triomphe, elle glaça. Ses adversaires les plus haineux comprirent ce qu'elle avait d'atroce, et, pour eux, de déshonorant. Il n'y eut rien d'ostensible, mais tout le monde comprit qu'à partir de ce jour, on ne fusillerait plus d'écrivains. C'est à cette mort que d'autres, dont la conduite avait été moins noble que la sienne, durent leur salut. Cette gêne dure encore aujourd'hui. Même ceux qui se raidissent dans leur intransigeance souhaitent au fond d'eux-mêmes qu'on oublie ce jour de leur victoire et qu'on fasse comme si Robert Brasillach n'avait jamais existé.

# Il processo Brasillach



Autore: Jacques Isorni
Titolo: Il processo Brasillach

Collana: Il tempo e l'epoca dei fascismi

**Prezzo:** 15,00€

"PRESIDENTE: La Corte condanna Brasillach Robert alla pena di morte; ne ordina la fucilazione. UNA VOCE DAL PUBBLICO: È una vergogna! BRASILLACH: È un onore....!" Così si conclude, il 19 gennaio 1945, il processo contro il poeta fascista Robert Brasillach, che alcuni giorni dopo viene fucilato. Scritto dal suo difensore, il celebre avvocato Jacques Isorni, questo libro raccoglie le 'parole' di cui sono intessute le politiche e segnate le lotte delle dramatis personae del fascismo francese. Insorte

nell'Europa della modernità come voci (ideologiche) del coro delle rivoluzioni nazionali, esse erompono sùbito in *Feldgeschrei*: gridando la guerra dei fascismi alle insensate democrazie novecentesche.

# PRESSE : Rivarol menacé une nouvelle fois par la même clique

Extrait d'un article consacré à la publication, par Emmanuel Debono, sur son blog et sur le site du MONDE, le 23 janvier 2020, d'Au cœur de l'antiracisme.

#### BARDECHE, VOUS AVEZ NOMME BARDECHE!

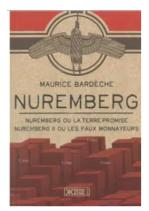
(...) Mais ce qui rend fou de rage l'olibrius excité et fanatisé, ce qu'il semble ne pas du tout digérer, c'est la longue citation de Maurice Bardèche (tirée de Nuremberg ou la terre promise) que Jérôme Bourbon retranscrit dans les colonnes de son éditorial. Debono devient menaçant, crâneur, les poings serrés, cigarillo au bec. Le médiocre gugusse de la DILCRAH montre les crocs, c'est facile, il est fonctionnaire du tyran ; il crache à la face de sa cible (et il est payé pour ça), la menace, il rit, il ment, il persifle, il fait le beau. C'est si facile, six millions de cognes le protègent. Cependant, nous en arrivons là à nous demander si l'historien de service n'est pas un petit rigolo en son domaine. On le voit surpris, estomaqué devant un Jérôme Bourbon qui ose mettre en avant Bardèche et ses prédictions sur la fin de la liberté d'expression et de toutes souverainetés à la suite du procès de Nuremberg. Debono est un cancre. Jérôme Bourbon cite régulièrement Maurice Bardèche dans RIVAROL; il n'y a donc pas de quoi s'égosiller comme une demoiselle effarouchée. Maurice Bardèche fut même un collaborateur de RIVAROL, mais l'historien spécialiste et expert en antisémitisme et en révisionnisme ne le sait même pas. A vrai dire, nous avons carrément l'impression qu'il est un faussaire de l'histoire. Debono dépeint en effet Bardèche comme un nazi pur, d'essence pure, avant de confondre nazisme et nationalisme d'une manière générale : « En masquant ce que Bardèche doit au nazisme, Bourbon veut faire croire à son amour sacré de la France qu'il décrit en proie à la tyrannie et privée des moyens de se défendre. Las, le nationalisme en était un...» Bienvenue à l'école maternelle des sciences politiques! Bardèche ne doit rien au nationalsocialisme, lui qui fut un littéraire qui ne s'intéressa à la politique qu'à partir du 6 février 1945, à partir du moment où fut exécuté son beau-frère, le poète Robert Brasillach. C'est bien la folie de l'épuration qui a éveillé Bardèche à la chose politique et non le national-socialisme qui n'est qu'une partie du sujet qu'il s'est mis à explorer à partir de cet assassinat légalisé au nom d'un antifascisme obligatoire aux effets rétroactifs. En étudiant le procès de Nuremberg, Bardèche a bien vu que la cible du grand jugement n'était pas seulement l'Allemagne, ni même le national-socialisme, mais plus fondamentalement le nationalisme d'une manière générale, soit l'indépendance totale des nations.

Dans son éditorial, Jérôme Bourbon ne cite pas ces propos de Bardèche qui font dérailler notre historien de SEGPA (Section d'enseignement général et professionnel adapté) : « Je ne serai jamais raciste, j'aimerai bien M. Kriegel-Valrimont (député communiste, vice-président de la Haute Cour de justice), je maudirai éternellement les SS, Charles Maurras et Je suis Partout. » (p.53). Qu'à cela ne tienne, Debono répond en se mélangeant les pinceaux : « Les SS, Je suis Partout, certes, mais Charles Maurras... ? Jérôme Bourbon sait-il que le théoricien du nationalisme intégral, lui-même condamné pour intelligence avec l'ennemi et trahison à la Libération, a publié sous pseudonyme dans Aspects de la France, le 3 février 1949, une critique acerbe de l'essai de Bardèche, où il affichait tout son mépris pour celui qui avait déployé tant de zèle, dans son opus, pour laver l'honneur des nazis? » Debono se rappelle-t-il simplement qu'il entame là une discussion autour d'une citation de Bardèche et non à partir d'un commentaire de Jérôme Bourbon? Alors nous allons expliquer une nouvelle fois peut-être à Emmanuel Debono que ce n'est pas parce que Maurice Bardèche désigne le maurrassisme comme l'une des victimes de Nuremberg qu'il devient *ipso facto* une sorte de disciple de Maurras et que ce dernier doit se sentir obligé de louer son ouvrage. Debono est vraiment ridicule. D'autant plus que, dans ce même article de Maurras signé du pseudo Octave Martin, le Martégal se montre par endroits encore plus radical que Bardèche : « Monsieur Bardèche n'a pas tort de noter que la grande majorité des « Français » (sic) « déportés » (resic) par les Allemands étaient des Juifs. Il pourrait ajouter que les Juifs étaient, pour la plupart des étrangers, 120 000 ou 130 000, donc les 90 %. Même nés chez nous, conclut-il, ces Juifs n'étaient pas nos compatriotes réels, mais des Français de contrebande, postiches ou fictifs quelquefois d'une qualité médiocre. Il constate en outre qu'ils ont souvent fait du mal, beaucoup de mal à la France, par leurs lois, leurs mœurs, leurs conseils, leurs exemples. La dernière guerre de 1939, à savoir : l'invasion de la Normandie et de la Provence, la fausse libération, l'épuration sordide et sanglante. Tout cela est vrai, vrai, vrai. Ajoutons ce que M. Bardèche n'ajoute pas comme nous : que les Juifs nous doivent des comptes. » Voilà qui était Maurras!

Que Debono, peu avare de fautes de français (à quel piètre niveau sont tombés les rédacteurs du quotidien vespéral dont Pierre Desproges disait déjà : « Le Monde ? *Le poids de l'ennui, le choc des paupières »*), sorte un peu de sa cour de récréation, de sa zone de confort, qu'il essaie de réfléchir un peu, avec objectivité. C'est urgent. Car il est non seulement le médiocre scribouillard d'un blog militant hébergé par un quotidien (et même le quotidien de référence, attention) mais est aussi et surtout un membre du comité scientifique de la DILCRAH qui est organiquement dépendante du gouvernement! Quand un homme jouit d'une telle position, qu'il possède de si éminentes responsabilités, il a le devoir de faire preuve, au moins, d'une parfaite honnêteté intellectuelle et de ne pas galvauder des textes historiques.

François-Xavier Rochette, *Rivarol* n° 3409, 29 janvier 2020

# REEDITION: Kontre Kulture réédite Bardèche!



Nous en rêvions, Kontre Kulture l'a fait! La réédition en un seul volume de Nuremberg ou la Terre promise et de Nuremberg et de Nuremberg et les faux monnayeurs de Maurice Bardèche. Premier livre révisionniste sur la seconde Guerre Mondiale, il fut source de poursuites et d'attaques pour son auteur durant des années. Cette sortie est aussi l'occasion pour Julien Limes, responsable de la maison, de présenter le travail des éditions Kontre Kulture. Ce site est devenu un outil important de diffusion pour les idées dissidentes. Au prix de nombreux procès avec les ligues de vertus de la Pensée Unique.

# RIVAROL : Pouvez-vous présenter *Kontre Kulture* à nos lecteurs ? Quelle est l'origine de votre démarche ?

*Kontre Kulture*: Notre slogan est : « Insoumission et produits subversifs en tous genres ». Dans un premier temps, nous avions pour objectif principal

d'accompagner et de diffuser les idées d'Alain Soral en rééditant ses précédents livres ainsi que des classiques dont il faisait la promotion dans ses vidéos. A la création des éditions *Kontre Kulture* en 2011, nous tentions ainsi de déverouiller l'omerta médiatique et éditoriale autour d'Alain Soral, mais aussi d'initier un mouvement économique autour de son association E&R.

De simple libraire dans un premier temps, nous avons ensuite décidé de rééditer le classique de Bernard Lazare, curieusement introuvable à l'époque : L'Antisémitisme, son histoire et ses causes. Puis nous avons décidé de soutenir de nouveaux auteurs qui nous faisaient confiance en nous transmettant leurs manuscrits. Notre équipe éditoriale s'est ainsi étoffée et formée autour de ces nouveaux projets d'édition. Enfin, grâce au soutien indéfectible de nos sympathisants, Kontre Kulture a accompagné toute une économie alternative et autonome qui s'est constituée autour d'Alain Soral et de Dieudonné : les militants les plus fiables et les plus compétents ont ainsi pu y trouver un débouché professionnel et constituer un tissu économique solidaire.

#### R. Avez-vous une idée des publics que vous touchez à travers le site ?

K.K.: Oui. Nous avons la particularité de toucher un public assez jeune et qui découvre souvent le monde des idées par l'intermédiaire des interventions vidéo et des livres d'Alain Soral. Ce public s'approprie certaines de nos éditions, révolté face au verrouillage intellectuel et idéologique du monde éducatif, politique et médiatique. Les militants les plus aguerris apprécient quant à eux la qualité de nos rééditions.

# R. Pourquoi avoir réédité les deux Nuremberg de Maurice Bardèche ? Que représente pour vous cette personnalité du néo-fascisme français et européen ?

K.K.: *Nurembeg* est un livre essentiel pour comprendre le monde dans lequel nous vivons. C'est là que s'est nouée la sacralisation d'instances dites *inter*-nationales, mais qui en réalité planent audessus des nations. Les remettre en cause est compris dans l'inconscient collectif comme un rejet de ce Tribunal qui a dit le Bien et le Mal, et qui s'est joué pendant la deuxième Guerre Mondiale fut bien plus qu'une question de territoires, ce fut avant tout un affrontement idéologique et Nuremberg a permis la pérennité de cette victoire-là. C'est ce qu'a compris avant tout le monde Maurice Bardèche, qui était un chercheur de vérité et qui, la comprenant, devint un visionnaire.

# R.: Nuremberg est le premier livre révisionniste français. Comment jugez-vous cette école historique?

**K.K.:** Maurice Bardèche va bien au-delà d'une simple contestation du jugement de Nuremberg. Il examine la colonne vertébrale du procès tout entier et en analyse non seulement les conclusions et les conséquences mais, plus fondamentalement, nous dévoile ce que révèle son existence même. Quant au révisionniste proprement dit, nous défendons l'idée, qui devrait être partagée par toute personne honnête, que l'étude de l'histoire étant révision par essence, elle devrait être entièrement libre.

#### R. Pouvez-vous revenir sur les procès de la Licra contre vous?

K.K.: En dehors des nombreuses plaintes intentées contre Alain Soral, la LICRA s'est évertuée à partir de 2013 à faire interdire cinq livres des éditions Kontre Kulture: La France Juive d'Édouard Drumont, Le Salut par les Juifs de Léon Bloy, Le Juif international d'Henry Ford, La Controverse de Sion de Douglas Reed et Anthologie des propos contre les Juifs, le Judaïsme et le sionisme de Paul-Éric Blanrue. Le 13 novembre, le juge des référés de Bobigny a condamné Kontre Kulture à censurer les quatre premiers et à retirer de la vente Anthologie des propos contre les Juifs, le Judaïsme et le sionisme. Concernant ce dernier, la LICRA, en demandant par la suite réparation du préjudice subi, s'est vue déboutée dans ses demandes et le livre a pu être remis en vente. Concernant les quatre premiers ouvrages, nous avons décidé de ne pas les remettre en vente car nous aurions alors dû tronquer des passages entiers et cela nous était insupportable. Heureusement, les éditions LRL ont notamment réédité la version intégrale de La controverse de Sion de Douglas Reed et nous sommes autorisés à la vendre puisque nous n'en sommes plus l'éditeur.

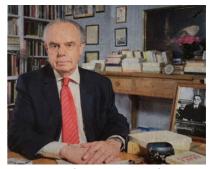
Rivarol n° 3249, 15 septembre 2016

# TELEVISION : Frédéric Mitterrand parle de Brasillach

#### Entre les lignes... de front

Sur la chaîne Histoire, Frédéric Mitterrand dresse les portraits de dix écrivains engagés dans les conflits du XX<sup>e</sup> siècle. Admirable.

Cher Frédéric Mitterrand, peut-être un jour vous intéresserez-vous aux écrivains égarés en politique. Si vous y mettez la même rigueur, le même talent et le même enthousiasme que pour *Les Écrivains au péril de la guerre*, on peut d'ores et déjà se réjouir. Cette série de dix modules nerveux de douze minutes diffusés du 3 au 7 juin sur Histoire (20h - 20h25) est une merveille de genre. Sur des textes parfaits de clarté synthétique signés Antoine de Meaux, vous



appuyant sur des images d'archives impeccablement sélectionnées, vous brossez sans lyrisme inopportun dix portraits de figures ayant quitté (provisoirement) les arts pour les armes. Il y d'abord Apollinaire, qui s'engage à 35 ans pour rendre à la France ce qu'elle a donné à cet immigré italo-polonais : une identité, une nationalité, une langue. Sur le front, il combat et écrit à ses maîtresse. Mars et sa « volupté sanglante » l'effraient autant qu'ils le fascinent. « Ah Dieu! que la guerre est jolie Avec ses chants ses longs loisirs ». s'exclame celui qui, blessé à la tête, trépané, réformé, invente le mot surréalisme dont il allume les premiers feux au printemps 1917. Dans le camp d'en face, non moins enthousiaste à servir sa patrie encore illuminée par les derniers rayons du « soleil des Habsbourg » : Joseph Roth, S'il donne plus tard des versions fantaisiste et contradictoires de son expérience au feu, l'écrivain juif autrichien, qui ne signera désormais plus son courrier que d'un fier « ancien lieutenant de l'armée impériale et royale », puise là l'inspiration de sa sublime *Marche de Radetzky*(1932). Passent aussi les silhouettes élégantes de Thomas Mann, Curzio Malaparte et Albert Camus, mais aussi celle des « Espagnols » Orwell, Hemingway et Malraux, qui, à l'occasion du conflit entre républicains er franquistes, front de leur vie un destin. Et voici, durant la Seconde Guerre mondiale, Robert Brasillach, qui y perd tout, même l'honneur, et Simone Weil. Frédéric Mitterrand fait revivre la philosophe avec une chaleur et une admiration contagieuses : de 1940 à 1943, dans la ferme de Gustave Thibon, dans les rues de Marseille parmi les plus pauvres des pauvres, dans son exil newyorkais qu'elle ne pense qu'a quitter, habitée par le sentiment de désertion, et enfin à Londres où entre deux pages de rédaction de L'Enracinement, la frêle et exaltée trentenaire demande qu'on la parachute en France ou réclame la création d'un commando d'infirmières (« Cette fille est folle », franche de Gaulle), avant de se laisser mourir pour communiquer dans la chair avec le peuple des camps. Vous avez dit admirable?

Post-apostrophum : « *J'ai tant aimé les arts que je suis artilleur.* » Quel fanfaron, cet Apollinaire.

L'Apostrophe de Jean-Christophe Buisson, Figaro Magazine, 31 mai 2019

# VIDEO: Hommage aux morts du 6 février



Bordeaux Nationaliste a rendu hommage aux militants nationalistes morts lors des émeutes du 6 février 1943 et au poète Robert Brasillach exécuté le 6 février 1945. Ces hommes ont donné leur vie pour leur idéal et pour la France. Gardons en mémoire le sacrifice de ces militantes d'hier, inspirons nous aujourd'hui de leur courage et poursuivons la lutte. Quand l'esprit se souvient, la flamme se maintient. Demain nous appartient!

 $\frac{https://www2.jeune-nation.com/jntv/vid/lhommage-aux-morts-du-6-fevrier-par-bordeaux-nationaliste-video}{https://www.youtube.com/watch?v=qaIleznSn0c&feature=emb\ title}$ 

12 février 2020

# Index

# du Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach, n°150, Hiver 2020

#### **Auteurs:**

Anonyme (ARB): 150/3; 150/27-28

Brasillach (Robert): 150/3-7; 150/8; 150/24-26

Buisson (Jean-Christophe): 150/39

Hugues (Philippe d') (entretien): 150/18-22

Isorni (Jacques): 150/35-36 Junod (Philippe): 150/2

Limes (Julien) (entretien) : 150/38 Patanè (Massimo) : 150/9-11 Rochette (François-Xavier) : 150/37 Spieler (Robert): 150/11-13; 150/14-15;

150/29-33

Tellier (Louison): 150/16; 150/17 Terpant (Jacques) (dessin): 150/1 Tremblay (Rémy): 150/8-9 Wagner (Patrick): 150/28

#### Noms:

Bardèche (Maurice): 150/37 Blum (Léon): 150/5-6 Bonnard (Abel): 150/8 Bourbon (Jérôme): 150/37 Debono (Emmanuel): 150/37 Gentizon (Paul) : 150/9-10 Hugues (Philippe d') : 150/3 Maurras (Charles) : 150/3-5 Mitterrand (Frédéric) : 150/39

## Institutions, Mouvements, Salles de spectacles, etc. :

ARB (Association des Amis de Rober Brasillach) (réunion du 3 octobre

2020): 150/3; 150/28

#### Médias audiovisuels et Internet :

"Histoire" (chaîne TV ; série « Les Écrivains au péril de la guerre », du 3 au 7 juin 2020) : 150/39

"Infos75" (23 octobre 2018): 150/33

Monde (Le) (site et blog d'Emmanuel Debono, 23 janvier 2020) : 150/37 Radio Courtoisie (« Français, mon beau souci », 2 mars 2020) : 150/13 Radio Courtoisie (« Libre journal du cinéma », 12 mars 2020) : 150/13

Youtube (« Massacre de Katyn – Émission de radio (1943) avec Brasillach »): 150/23

#### Titres:

Animateurs de théâtre (Robert Brasillach, Éditions Pardès): 150/10; 150/14-15; 150/17 Au temps de la nouvelle vague (Philippe d'Hugues, Éditions Auda Isarn): 150/24 Chronique du 7<sup>e</sup> art (Philippe d'Hugues, Éditions Auda Ísarn): 150/3; 150/11-13; 150/23 (Robert Brasillach, Éditions Conquérante Pardès): 150/33 Éléments (n°185, août 2020): 150/10 Figaro Magazine (Le) (31 mai 2019): 150/39 Frédéric II (Pierre Gaxotte): 150/6-7 Histoire politique et économique du dessin animé sous l'occupation (1940-1944). Un âge d'or (Sébastien Roffat, Éditions L'Harmattan): 150/27-28 *Je suis partout* (7 novembre 1936) : 150/3-5 *Je suis partout* (24 septembre 1937) : 150/5-6 *Je suis partout* (16 décembre 1938) : 150/6-7

Journal d'un homme occupé (Robert Brasillach,

Livr'Arbitres (n°21, automne 2016): 150/8;

Éditions Pardès): 150/29-33

150/24; 150/28

Maudits (Les). Ces écrivains qu'on vous interdit de lire (dir. Pierre Saint-Servant, Éditions de la Nouvelle Librairie): 150/24

Nuremberg (Maurice Bardèche, Éditions Kontre

Kulture): 150/38

*Présent* (28 décembre 2019) : 150/17 *Présent* (8 février 2020) : 150/16

Procès de Robert Brasillach (Le): 150/35-36 Réfléchir & Agir (n°, 37, hiver 2011): 150/18-22 Rivarol (n°3249, 15 septembre 2016): 150/38 Rivarol (n°3409, 29 janvier 2020): 150/37 Rivarol (n°3413, 26 février 2020): 150/29-33 Rivarol (n°3415, 11 mars 2020): 150/14-15

*Rivarol* (n°3417, 25 mars 2020) : 150/11-13 *Théâtre complet* (Robert Brasillach, Éditions Pardès) : 150/13 ; 150/15 ; 150/16

Sept couleurs (Les) (Robert Brasillach, Éditions

Pardès): 150/34

Voyage au bout de la nuit (Louis-Ferdinand Céline, Les Éditions Huit): 150/8-9